

**LETTRE**  
**MISSION DE FRANCE**  
**AUX**  
**COMMUNAUTÉS**

**144**

*septembre - octobre 1990*

*Pentecôte*  
**90**

---

**Télégrammes**

---

**Forum sur le Monde**

Témoins de la foi  
sur notre planète

---

**Et ici en France**

- Chrétiens  
d'Action Catholique
  - Engagement  
syndical et politique
- 

**Envoi**

Ce qui compte le plus pour moi, dans cette société où tout doit toujours, soi-disant, s'acheter, se mériter, se gagner, se faire valoir... ce qui compte, c'est d'attester simplement la réalité de la grâce, la réalité de la gratuité de Dieu, qui bouleverse toutes les conceptions de la justice — et même les conceptions religieuses de la justice — toutes les conceptions du bien et du mal que nous pouvons avoir, et toutes les morales que nous pouvons forger. Je cherche à être disponible, dans la société laïque qui nous entoure, pour cette attestation-là, humble mais persévérante, la plus collégiale possible, dans ce que vous appelez le coude-à-coude.

Pasteur Jacques STEWART.

Président de la Fédération Protestante de France.

# MISSION DE FRANCE ET ASSOCIATION

## Sommaire

Pentecôte 90 - Télégrammes ..... p. 1

Forum sur le Monde ..... p. 4

*Jacqueline Vion  
Françoise Ferrand  
Bernadette Samda  
Don Waldyr  
Henri Teissier  
Jacques Stewart  
Albert Decourtray  
Témoins des pays de l'Est  
Abbé Pierre*

Et ici en France ..... p. 36

*Espace-rencontre : Mouvement  
d'action Catholique .....  
Pavillon : Engagement syndical  
et politique .....*

Envoi ..... p. 57

*Joël Cherief  
Jean-Marie Ploux  
Félix Machado  
Jérôme Vaï Haltao  
José-Antonio De Oliveira*

---

La Lettre aux Communautés est un lieu d'échange et de communication entre les équipes de la Mission de France, les équipes diocésaines associées et tous ceux, laïcs, prêtres, religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Eglise, en France et dans d'autres pays. Elle porte une attention particulière aux situations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Eglise à Eglise en sorte que l'Evangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origine et de nature fort diverses : témoignages personnels, travaux d'équipes ou de groupes, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les différentes situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le Peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer plus fidèlement l'Evangile du Salut.

---

144 - 1990

# Pentecôte 90

**Télégramme envoyé par le Vatican au nom du Pape Jean-Paul II**

**Cité du Vatican.**

Pour Mgr André Lacrampe, prélat de la Mission de France, à l'occasion du rassemblement Pentecôte 90 qui prépare le cinquantenaire de la Mission de France, le Saint-Père rend grâce pour l'apostolat accompli par les prêtres et les laïcs associés, gardant le dynamisme de l'espérance au milieu des tensions et des contradictions de ce temps.

Il partage leur passion de l'homme, créé par Dieu source de la vie, sauvé par le Christ qui rend à ses frères la liberté des fils.

Il souhaite que la réflexion et la prière des participants au rassemblement les conduisent à renouveler leur enthousiasme pour témoigner de la joie de croire et de servir en l'homme son désir de vérité, de partage et de réconciliation.

Appelant sur prélat, prêtres et laïcs associés Mission de France le souffle vivifiant de l'Esprit-Saint, le Pape leur envoie de tout cœur sa bénédiction apostolique.

**Cardinal CASAROLI.**

Rome, ce 15 mai 1990

**A vous tous rassemblés à Jambville,**

J'ai de nombreuses raisons, personnelles et pastorales, pour me sentir de votre Fête !

J'aurais voulu être avec vous, retrouver des visages amis, découvrir des visages nouveaux, me laisser bousculer par cette Eglise de plein vent vers laquelle la Mission de France sait si bien nous faire basculer.

J'aurais voulu dire merci aux aînés de la Mission : ils ont porté, entremêlés dans leur chair, les mystères joyeux et douloureux d'une évangélisation sans échappatoire pour la Croix.

J'aurais voulu rencontrer des jeunes dans ces « pavillons » et ces « espaces » où ils témoignent d'une foi stimulée par les défis d'une société sans Dieu.

J'aurais voulu prendre aussi le chemin nocturne d'une prière partagée avec tous les frères de Job.

Puisque vous fêtez une Pentecôte « grandeur nature » ... Rome est bien dedans avec sa vocation propre ! C'est de là que je serai, d'esprit, présent parmi vous, heureux de m'associer à votre sollicitude pour la justice, la paix, le développement intégral et solidaire de tous les hommes et de tous les peuples.

Bonne Pentecôte ! On n'a jamais fini d'apprendre à être missionnaire.

Bonne Pentecôte 90 ! C'est le beau temps pour la Mission.

**Cardinal Roger ETCHEGARAY.**

Taizé, le 30 mai 1990

**Aux participants à la rencontre Pentecôte 90  
Mission de France**

Au moment de votre rencontre, je partage votre joie. Avec des jeunes de tous les continents, réunis à Taizé, nous prions avec vous.

La Mission de France m'a toujours réjoui, à cause de son audace, de sa clarté d'Évangile. Pour la fidélité de tant de ses collaborateurs, loué soit le Christ, le Ressuscité !

Ensemble, nous remercions Dieu pour cette unique communion qu'est l'Église. Là, le Christ nous offre tout ce qui est indispensable pour laisser grandir en nous une vie intérieure qui n'a ni commencement ni fin.

Je vous envoie une prière que j'ai écrite récemment.

Seigneur Christ, aurions-nous la foi jusqu'à transporter les montagnes,  
sans amour, que serions-nous ?

Toi, tu nous aimes.

Sans ton Esprit qui habite en nos cœurs,  
que serions-nous ?

Toi, tu nous aimes.

En prenant tout sur toi, tu nous ouvres un chemin vers la foi,  
— cette confiance en Dieu — Lui qui ne veut ni la souffrance,

Esprit du Christ Ressuscité, [ni la détresse humaine.

Esprit de compassion,

Esprit de louange,

Ton amour pour chacun ne s'en ira jamais.

**Frère ROGER  
TAIZÉ.**

**Comme la Mission de France, Taizé célèbre cette année son cinquante-  
tenaire. Nous exprimons aux Frères de Taizé notre profonde sympathie  
dans une mission commune : risquer l'Évangile sur les continents et dans  
les cultures des hommes, surtout les plus démunis ou méprisés.**

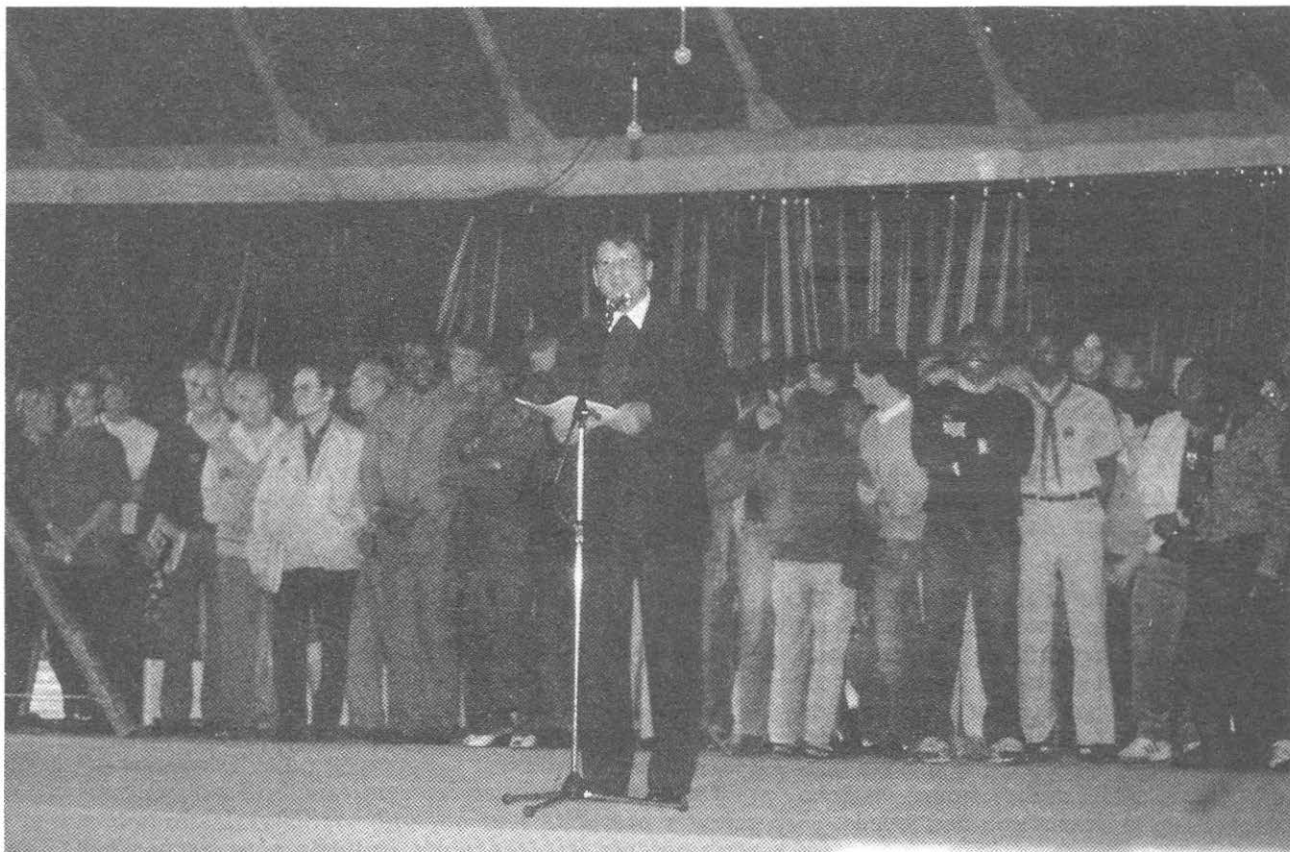
# Forum sur le monde

Le Forum sur le Monde de Pentecôte 90 fut, avec la veille de nuit (LAC N° 143) et la célébration eucharistique, un des grands moments de ces journées. Pendant presque trois heures, sous le chapiteau, des témoins du monde entier eurent des paroles fortes pour évoquer une « Eglise de Plein Vent » à travers leur espérance en l'Homme et en Dieu. Ce Forum fut animé brillamment par Jean Offredo, rédacteur en chef à TF1, avec le concours de Noël Copin (La Croix), Claude Gault (Témoignage Chrétien), Aimé Savard (La Vie) et Isabelle de Wazières (Grain de Soleil). Des hommes, des femmes, des prêtres, des pasteurs, des évêques et un cardinal, des jeunes et des anciens, nous entraînent dans un marathon planétaire, de la Malaisie à l'Afrique du Sud, du Burkina Faso au Brésil, de l'Algérie aux pays de l'Est (Tchécoslovaquie et Pologne).

Ce voyage supersonique n'escamote pas les problèmes immédiats « d'ici et de maintenant » : la précarité, l'emploi pour la jeunesse ouvrière, la pauvreté du Quart Monde, le combat d'Emmaüs et la lutte du CCFD pour le développement.

Les pages qui suivent tentent de rendre compte de la richesse de ces nombreuses interventions. Malgré la force des textes, le lecteur sera privé de l'environnement sonore et visuel qui jalonnait ces voix de notre humanité. Nous touchons là les limites de l'expression écrite. Il faudrait visionner les clips qui présentaient la Place Tiananmen, l'effondrement du Mur de Berlin, le Rassemblement Manifestation de la JOC. Il faudrait contempler les visages de Sadate, Luther King, Sakarov, Camara, le Dalaï Lama, Mère Teresa. Il faudrait écouter religieusement Mario interprétant des chants des Quilipayun ou de John Baez. Il faudrait entendre les compositions musicales de l'orchestre dirigé par Benoît Weeger. Il faudrait aussi - malgré cette période de canicule - sentir la fraîcheur d'une pluie battante sur la toile du chapiteau. Il faudrait les applaudissements nourris d'une foule joyeuse de vivre un moment d'Eglise peu commun.

Si ces pages ne peuvent traduire entièrement ce Forum, elles nous rappellent la densité des témoignages qui ne sont pas de belles formules, ni des morceaux d'éloquences. Chaque intervenant se fait l'interprète, le porte-parole d'une portion d'humanité, clame les souffrances et les espérances d'un peuple.



Michel Gauvry/CIRIC



Une Eglise de plein vent se laisse emporter par l'Esprit sur des terres inexplorées, sur des routes inconnues, à la découverte de l'avenir de l'homme et de l'avenir de la foi. Pour être fidèle à une telle mission, l'Eglise d'aujourd'hui se met à l'écoute des jeunes. Ils sont le monde de demain. Ils construisent l'Avenir. Ils sont la plaque sensible des mutations profondes qui bousculent notre vieux monde. Ils sont les artisans d'une nouvelle culture.

Ecouter les cris, les désirs, les requêtes des jeunes d'aujourd'hui est dans le droit fil de ce que nous avons vécu, en France et au-delà de l'hexagone, depuis les origines de la M.D.F. Le regard optimiste, presque amoureux, que nous portons sur le monde trouve un écho dans le dynamisme des jeunes.

**Jean OFFREDO :**

*Solidarité avec la France... Jacqueline Vion, nous l'avons vue sur le petit clip tout à l'heure, où il y avait quelques images du grand rassemblement récent de La Courneuve. On a vu deux pancartes : « Précarité », « Echec scolaire ». Quand les jeunes rencontrent ces deux handicaps, que faites-vous pour les aider à inventer l'avenir ?*

**Jacqueline VION :**

*« La première des choses, c'est d'abord de les écouter. Souvent ce sont des jeunes, qui sont rejetés, isolés. Ils sont précarisés dans toute leur vie, ...pas uniquement sur le plan professionnel ou scolaire, mais aussi au niveau affectif, dans l'insertion sur un quartier, dans leurs problèmes de logement ou d'argent. Il faut leur permettre de se rendre compte qu'ils ont des capacités, qu'ils vivent des choses chouettes. Il faut leur redonner confiance.*

*Je pourrais citer bien des exemples : ainsi Paul, un jeune qui n'arrivait pas à trouver du travail. Or, un jour, il a répondu à une enquête ; et ainsi il est venu à la J.O.C. Puis il s'est aperçu qu'il savait déjà réparer sa mobylette et jouer un peu de guitare. C'était un début aussi pour se rendre compte qu'il avait des capacités.*

*Ou bien Isabelle et Laurent, venus à une permanence « précarité » et qui ont participé à une action pour obtenir les transports gratuits pour rechercher du travail. C'est le responsable de la permanence qui leur a permis de participer à cette action. Et, en les écoutant, il s'est aperçu que jamais auparavant ils n'avaient exprimé ce qu'ils souhaitaient.*

(\*) Présidente de la J.O.C.-J.O.C.F.

— A la JOC, on croit aussi très fort ce qu'on appelle « l'entre-eux des jeunes ». C'est-à-dire que ce sont les jeunes entre eux qui s'aident, qui s'organisent pour chercher du travail, pour la permanence « précarité » par exemple. Cette première action peut faciliter l'insertion, parce que, d'une part ils ont la parole, et ils se sentent écoutés, d'autre part ils se sentent un peu plus responsables de leur vie.

— Pour inventer l'avenir, avec des jeunes en situation de précarité, il faut d'abord répondre à leurs besoins immédiats. On s'aperçoit que de petites choses ont une grande importance : savoir faire un « curriculum vitae », mettre sur pied un stage de techniques de recherche d'emploi, effectuer des démarches pour obtenir une protection sociale ou des chaussures de sécurité dans l'entreprise où ils font leur stage. Par la suite, on peut leur proposer un projet à plus long terme.

— Les jeunes adhèrent plus facilement à une action qui les touche directement. Depuis le début de l'année, il y a eu un nombre très important d'actions, au niveau local, départemental ou régional, pour obtenir un emploi, pour la création de formations, et pour que l'espace de formation ou d'insertion dans lesquels ils sont réponde à de bonnes conditions afin qu'ils puissent prendre la parole.

— Le 6 mai dernier à Maniformation, les jeunes revendiquaient les moyens pour tous les jeunes en emploi précaire, de pouvoir se définir et bâtir un projet individuel de formation. Ils ont montré qu'ils étaient capables de s'organiser, d'agir pour une vraie formation et un vrai emploi. Pour beaucoup, ce fut l'occasion de découvertes, d'un démarrage dans un engagement humain ou dans la foi. Et nous, on a la conviction que, ce jour-là, les 100 000 présents ont sans doute un peu inventé l'avenir !

Jean OFFREDO :

*Nous avons voulu évoquer maintenant une grande figure, qui nous a quittés sûrement un peu trop tôt, celle du Père Joseph, Joseph Wrezinski, l'homme qui a consacré toute sa vie au Quart Monde. Françoise Ferrand est là pour parler d'A.T.D. Quart Monde.*

*Françoise, depuis tant d'années, A.T.D. Quart Monde lutte et se bat. Comme dans beaucoup d'autres actions, finalement, de temps en temps, on est peut-être un peu pris par l'angoisse et par la fatigue. Aujourd'hui, je vous demande : « est-ce qu'on peut encore proposer des choses à des jeunes dont, peut-être, la pauvreté — le mot est dur — est héréditaire ? ».*

Françoise FERRAND :

*Qui sommes-nous ? Nous sommes à côté de ces jeunes et de ces familles qui, chaque jour, luttent pour résister à la misère qui les écrase. Dans leurs taudis ou dans leurs vieilles caravanes, sans eau ni électricité, chassées, méprisées, humiliées, angoissées par le retrait ou par la menace du retrait de leurs enfants, ces familles nous disent : « mais qu'attendez-vous, pour les rejoindre dans leurs luttes contre la misère ? ».*

*Aujourd'hui, je veux témoigner de toi, Eric, toi qui es venu à ce Rassemblement : ta famille a vécu la grande pauvreté, mais à cause de la ténacité de ta mère, ta famille a pu rester ensemble ; et aujourd'hui, toi, Eric, tu relèves la tête, et tu t'engages, et tu te formes pour animer une bibliothèque de rue avec des enfants, dans un quartier très pauvre où personne ne va jamais.*

*Et je veux témoigner de toi, Célice, qui est aussi présente aujourd'hui. Tu as quitté tes amis et ta famille de l'île de la Réunion pour rejoindre le volonta-*

(\*) Responsable des Universités Populaire d'A.T.D.

riat international du Mouvement A.T.D. Quart-Monde. Courageusement, tu l'es remise aux études, que tu n'avais pas pu faire étant enfant, et, dans quelques jours, tu sera éducatrice de jeunes enfants, disponible pour aller rejoindre là où les enfants et leurs familles ont le plus besoin de tes compétences et de ton sourire.

Et je veux témoigner aussi de vous, Père Joseph, que nous venons d'entendre, parce que vous avez redonné l'honneur et la parole à votre peuple. Mais aussi parce que vous nous avez permis, à nous, d'être les compagnons de route de ces familles, qui nous guident et qui nous apprennent, sur ce chemin où enfin... enfin, la justice et l'amour sont unis et réconciliés.

**Claude GAULT :**

Vous êtes responsable des Universités populaires Quart-Monde et vous travaillez pour que ceux que vous rassemblez se réapproprient à la fois une culture et tout ce qui peut les faire eux-mêmes, au plus profond d'eux-mêmes. Ma question est la suivante : « Qu'est-ce qu'on peut faire, vous et nous, pour que nous autres, qui sommes de l'autre côté de la pauvreté, nous soyons aussi éduqués à cet esprit de pauvreté, et capables de voir et d'écouter ce qui nous est dit ? ».

**Françoise FERRAND :**

Il faut aller à la rencontre de gens comme Eric, dont je viens de parler, des gens comme Célice ont à nous apprendre. Il faut absolument aller à leur rencontre. Si nous acceptons de voir les pauvres non seulement comme des gens à aider : ce ne sont pas des gens à aider, ce sont des gens qui nous ressemblent profondément... Tous les jeunes qui vivent la grande pauvreté veulent avoir un bon avenir, comme tous les jeunes qui sont ici. Personne ne veut vivre dans la misère. Toutes les mères de famille qui ont des enfants, elles ont les mêmes rêves pour leurs enfants que moi pour mes propres enfants ; Il faut arrêter de voir, je crois, cette barrière que nous nous mettons les uns entre les autres, non seulement entre les milieux sociaux, mais que nous mettons entre les hommes. Nous avons profondément en commun que nous sommes des hommes et des femmes qui voulons bâtir ensemble l'avenir.

**Noël COPIN :**

*A travers des rassemblements, comme celui dont nous avons vu les images tout à l'heure, et à travers votre action quotidienne, avez-vous l'impression qu'il y a un progrès de la prise de conscience de l'opinion publique française à l'égard des exclus ?*

**Isabelle de WAZIERES :**

*Est-ce que les enfants, de quelque milieu qu'ils soient, ont en eux un sentiment viscéral de justice ? Est-ce que vous pensez que les enfants d'A.T.D. peuvent, justement, revendiquer quelque chose et avoir une action commune avec d'autres enfants et, si oui, comment ?*

**Françoise FERRAND :**

*Ce sont deux questions différentes et je dois répondre dans une même intervention.*

*Je crois que l'avancée existe quand, partout, de quelque milieu qu'ils soient, des hommes, des femmes et des jeunes se dressent pour dire : « Non, non, nous refusons cette misère ». Voilà l'avancée profonde : quand des citoyens de tout bord ou quand des jeunes qui vivent la misère se disent : « Non, maintenant ça suffit. Ma vie, c'est-à-dire le bien le plus précieux que je possède, je veux la mettre au service de cette grande cause : détruire la misère, où qu'elle soit dans le monde ». Autre conviction qui nous anime : nous croyons très, très fort que les enfants doivent être moteurs, parce que les enfants ont vraiment un goût de la justice et un profond sentiment de la justice. Laissons-nous guider par les enfants, nous, les parents qui avons des enfants, mais vous aussi, les jeunes, laissez-vous guider par les enfants qui refusent viscéralement les injustices faites à leurs copains de classe qui ne sont pas habillée comme eux ou qui sont méprisés parce qu'ils n'arrivent pas à apprendre. Laissons-nous guider pour que, eux aussi, ils nous entraînent dans ce grand mouvement de fraternité où tout le monde a sa place.*

Une Eglise de plein vent, c'est une Eglise exposée aux bourrasques et aux tempêtes de l'histoire, une Eglise obligée, dans sa fidélité à l'Evangile, de prendre position et de faire des choix.

Nous sommes appelés à faire ces choix devant Dieu, c'est-à-dire devant les hommes qui portent son image : des hommes pris dans l'angoisse du chômage... des hommes d'un monde en pleine mutation démographique... d'un monde où certains nourrissent leur chien de viande alors qu'à trois heures d'avion un peuple voit ses enfants mourir de faim... d'un monde où les impérialismes rivaux, les nationalismes imposent la loi du plus fort... d'un monde où la parole libératrice et contestante de Jésus-Christ a été remise entre nos mains.

Jean OFFREDO :

*Bernadette, vous êtes une active militante pour les droits de la femme, en Afrique. Pouvez-vous nous faire part de votre expérience d'émancipation de la femme dans votre pays et ainsi de participation plus globale à la lutte pour le développement.*

Bernadette SAMDA :

*Je dois commencer par rappeler tout d'abord que dans la quasi totalité des sociétés, la situation de la femme a été en partie déterminée par la division sexuelle du travail : les hommes à l'extérieur, les femmes à l'intérieur. En remontant dans l'histoire des pays industrialisés, et aujourd'hui encore dans les pays en voie de développement, la femme était ou reste encore par excellence l'objet d'échanges dans l'institution du mariage. Par contre, dans les pays du Tiers-Monde, il lui est interdit de posséder certains biens immeubles, tels que la terre. Actuellement il est beaucoup question de l'autonomie de la femme, dans les pays du T.M. et l'instruction en est une des clés. En parlant du Burkina-Faso, je peux dire que si l'école reste le privilège de quelques-uns, il y a quand même des engagements de femme à ce niveau. J'ai une amie dans le Centre-Ouest du pays, qui est institutrice et participe à l'alphabétisation des femmes dans*

(\*) Originaire du Burkina Faso, en formation en France.

la langue locale. En cette matière, d'ailleurs, l'Eglise catholique burkinabée est pionnière.

*Dans le Sud-Ouest du pays, d'où je suis, nous essayons d'abord de former les formateurs à l'alphabétisation : on essaye d'apprendre le minimum à des volontaires, pour essayer de promouvoir l'enseignement dans les villages. Et dans le cadre des centres d'alphabétisation, on enseigne les femmes dans leur langue en leur montrant les pratiques d'hygiène. Mais l'amélioration générale de la femme au B.F. est conditionnée par l'habitation. La femme de la ville, qui est salariée, jouira de plus d'autonomie que celle qui habite au village. De même, le sort de la femme villageoise dépend surtout de la structure familiale dans laquelle elle se trouve. Si la société favorise un certain échange, la femme aura plus de facilité à se libérer dans ce milieu qu'en d'autres sociétés ou ethnies où elle n'a pas beaucoup de place au sein du foyer.*

**Aimé SAVARD :**

*« Bernadette, vous habitez une région d'Afrique, le Burkina-Faso, où il y a actuellement une grande poussée de l'islam. Est-ce que c'est pour vous, du point de vue de la condition de la femme, de la libération de la femme, une source d'inquiétude ? ».*

**Bernadette SAMDA :**

*Je ne pense pas que ce soit un motif d'inquiétude. En Afrique, l'inquiétude n'a pas beaucoup de place ! Je dis cela en ce sens que les gens prennent les situa-*

tions telles qu'elles se présentent. Si, actuellement, il y a une poussée de l'Islam dans les pays du Tiers-Monde et en particulier en Afrique, cela ne provoque pas de remous pour autant. En fait, la situation de la femme n'est pas liée à la religion, mais plutôt à une situation de statut social. Dans nos sociétés on ne conçoit pas la femme comme devant se présenter et avoir le droit d'expression. C'est grâce à la formation et à l'alphabétisation que la femme peut avoir plus facilement la parole.

**Isabelle de WAZIERES :**

« En Europe, on parle beaucoup de la « superwoman », de la femme libérée qui arrive à concilier sa famille, son travail, son couple, est-ce que pour les femmes du B.F., c'est un modèle, cette femme libérée ? Ou bien est-ce qu'elles en voient déjà les limites au niveau de la vie familiale ? ».

**Bernadette SAMDA :**

« Il y a certainement des limites pour les femmes qui sont très engagées dans la fonction publique. Elles peuvent aller au travail et de retour elles doivent quand même prendre une part de la préparation culinaire et s'occuper un peu des enfants. Mais le système de la grande famille africaine, qui regroupe plusieurs générations, est toujours en vigueur. Il permet facilement à la femme qui travaille de pouvoir concilier sa vie familiale avec son activité professionnelle. De plus elle peut aller au village et trouver une jeune fille ou un jeune garçon pour l'aider dans ses travaux ménagers. Ainsi la femme aujourd'hui peut être présente à ces deux espaces : la famille et le travail.



Jean OFFREDO :

*René Valette, on a tendance à beaucoup dire, aujourd'hui, par rapport aux événements qui se passent en Europe Centrale et Orientale : « Ça y est, finalement Ouest et Est vont se mettre d'accord et le Tiers Monde, l'Afrique... vont payer les pots cassés et faire les frais de ce nouvel accord entre " hommes blancs ". Ce qui se passe à l'heure actuelle en Afrique n'est-il pas un soubresaut pour montrer finalement : « Attention, on continue d'exister ! ». Qu'en pensez-vous, au CCFD ?*

René VALETTE :

*Je voudrais vous rappeler que la mission du CCFD est une mission d'Eglise. En Eglise, il participe à l'annonce de la Bonne Nouvelle. La Bonne Nouvelle, c'est-à-dire la tendresse de Dieu pour chaque homme. La Bonne Nouvelle est une nouvelle d'Espérance. Mais on n'a le droit de parler d'espérance à des hommes qui sont écrasés, humiliés, affamés, marginalisés que si, avec eux, on construit l'espoir. Or, la mission du CCFD c'est bien, aujourd'hui plus que jamais en cette fin du 20<sup>e</sup> siècle, de participer à la construction de l'espoir.*

*Comment le CCFD s'efforce-t-il de construire l'espoir ? De deux façons :*

*— D'une part, en finançant des projets de développement dans les pays des Tiers Mondes. Mais il nous faut être modestes : l'ensemble des projets financés par les Organisations Non Gouvernementales (celles qui sont consacrées à l'urgence et celles qui agissent sur les causes, comme nous) ne représente que 2 % de ce que fait l'Etat. Les ONG de développement, comme le CCFD, Frères des Hommes, ne peuvent pas se substituer aux Etats. Donc, le financement de projets n'est peut-être pas la part essentielle, même si elle est une part importante de notre mission. Mais le choix des projets financés est peut-être une indication : notre priorité est d'être près des zones de grande pauvreté, celles que n'atteignent pas*

---

(\*) Président du C.C.F.D.

directement les grandes organisations internationales comme l'OMS, l'UNICEF, l'UNESCO ou la Banque Mondiale. Ces structures, à cause de leur taille, sont souvent trop loin des gens. Donc, il nous faut être près des petites gens, ceux qu'on risque de ne pas voir. Et puis aussi, dans le choix des projets, il y a une autre priorité : être attentifs à ceux qui sont les exclus, non pas du développement, mais de la croissance économique. Personne ne peut nier, aujourd'hui, qu'il y a un décollage économique dans certains pays. En Thaïlande, par exemple, le PNB augmente de 12 % par an, le revenu des travailleurs, normalement inscrits dans la vie sociale, augmente aussi nettement, mais ce décollage économique est payé très cher, notamment par les femmes et par les enfants. Le rôle du CCFD dans le financement des projets est de rappeler que la croissance ou le décollage économique peuvent faire des exclus, peuvent même mettre sur la touche les gens les plus fragiles. Le financement des projets, c'est la première activité.

— La deuxième, qui est peut-être plus importante, c'est d'éveiller l'opinion publique, vous, moi, nous, à cette nécessité de vivre, dans notre vie familiale, dans notre vie professionnelle, dans nos engagements politiques, associatifs, syndicaux, bref partout où nous sommes — chacun avec nos limites mais aussi avec nos talents — de vivre la solidarité avec les Tiers Mondes. Vu dans cette perspective, le don que nous faisons pour financer des projets n'est pas un acte qui libère la conscience mais, au contraire, un geste qui engage. Parce que, à toi, mon frère, j'ai donné cette somme, cela veut dire qu'à partir d'aujourd'hui, dans ma vie, je vais vivre la solidarité avec toi. Voilà ce que nous nous efforçons de faire.

**Noël COPIN :**

*Je reprends un peu la question posée par Jean Offredo, il y a quelques instants. Jusqu'ici, lorsqu'on parlait du développement, on pensait essentiellement au Sud. Depuis quelque temps, on pense aussi à l'Est. Le Sud a-t-il des raisons d'être inquiet, et quelle est aujourd'hui votre tâche ? Faut-il diviser par deux, partager en deux les efforts, ou faut-il espérer pouvoir multiplier les efforts par deux ?*

**René VALETTE :**

*Bien sûr, dans le principe, la réponse est évidente : il ne faut pas diviser, il faut multiplier ! Je voudrais vous rappeler, à tous, que la situation des pays*

de l'Est, aussi tragique soit-elle, n'est pas comparable à celle de nombreux pays du Sud. Je prends un seul indicateur de niveau de développement et, à mon avis, cet indicateur synthétique est le meilleur. Il s'agit du taux de mortalité infantile : le taux des enfants qui meurent avant l'âge de 1 an. En effet, quand le taux de mortalité infantile est bas, cela veut dire que la maman est bien nourrie pendant la grossesse, cela veut dire qu'il y a une surveillance médicale, cela veut dire que l'enfant sera correctement alimenté, cela veut dire que l'accouchement se fera dans des conditions normales, bref cela veut dire qu'il y a développement. Pour la Roumanie — le taux le plus haut des pays de l'Est — il est de 22/1 000 (22 enfants morts avant d'avoir un an). En France, il est de 8/1 000. Pour les 42 pays les plus pauvres des Tiers Mondes, ceux qu'on appelle les PMA (les pays les moins avancés), le taux est de 131/1 000. Autrement dit, notre nécessaire solidarité avec les pays de l'Est (j'insiste bien : nécessaire) ne doit pas nous faire oublier qu'il y a, au Sud, probablement, des besoins de solidarité encore beaucoup plus importants. Voilà le premier élément de réponse.

Il en existe un second, de nature plus philosophique. L'homme souffrant est un homme souffrant. Il ne faut pas opposer la solidarité, chez nous, avec les exclus de nos sociétés (ceux auxquels ATD Quart Monde est attentif), à la solidarité avec les Tiers Mondes. De même, il ne faut pas opposer la solidarité avec l'Est à la solidarité avec le Sud. L'homme souffrant est d'abord celui auquel Christ a été attentif et celui auquel il nous demande d'être attentifs, qu'il soit au Nord, au Sud ou à l'Ouest. L'Évangile n'a pas de frontières géographiques.

Et puis, un troisième et dernier élément de réponse : il y a tout de même le risque, pour nous Européens de l'Occident, d'oublier le Sud, en particulier le continent noir, car il est moins utile politiquement, diplomatiquement, stratégiquement et économiquement. La solidarité avec l'Est peut reposer sur des motifs d'intérêts économiques. Or, non seulement la géographie et l'histoire, mais aussi l'éthique, doivent nous rappeler l'option préférentielle pour les pauvres, ce que Jean-Paul II nous a rappelé récemment dans « Sollicitudo rei socialis ». L'homme a d'autant plus besoin de considération qu'il risque d'être oublié. Or, aujourd'hui, dans les Tiers Mondes, il y a des différences il y a un Tiers Monde utile et un Tiers Monde qui risque de ne plus intéresser personne. Je crois que nous avons le devoir d'être particulièrement vigilants, attentifs à ce Tiers Monde qui risque de n'intéresser personne.

**Jean OFFREDO :**

*Conscientiser, conscientisation, don Waldyr, voilà un mot que l'on connaît bien au Brésil, le terme est un peu parti de là : on se rappelle Paolo Freire, on se rappelle Don Helder Camara. Ainsi don Waldyr, vous êtes évêque à Volta Redonda à 100 km au nord de Rio. Je suis assez ému en vous voyant parce qu'on entend souvent parler de vous, parce que vous êtes en permanence victime de menaces de mort. Vous êtes un condamné à mort. Il y a des hommes, des groupes qui vous en veulent. Vivre la menace constante à cause de ses options, qu'est-ce que cela fait ?*

**Don WALDYR :**

*Je suis du même continent que mon frère à ma droite (Adolfo Perez Esquivel). C'est un continent qui est pris dans le système capitaliste. Nous sommes un pays dépendant, périphérique et exploité. Le cycle de la dictature a duré vingt cinq ans, entraînant la misère pour la majorité des pauvres, le bien-être des groupes de privilégiés. L'Eglise, envahie par les pauvres, est devenue plus évangélique. Elle a souffert la persécution ; elle a eu ses martyrs dans le continent : Romero, les six prêtres jésuites, et aussi au Brésil Padre Josim Pache... et Gabriel Maire, qui était français et qui travaillait au Brésil.*

*Dans mon diocèse douze prêtres, plusieurs agents de pastorale ouvrière, des jeunes de la JOC, ont été persécutés et emprisonnés. A cause de l'engagement*

---

(\*) Evêque brésilien de Volta Redonda.

*du diocèse pour les pauvres, le service national d'information du gouvernement militaire ne permettait pas la venue de missionnaires pour le diocèse de Volta Redonda. Il fallait passer par un autre diocèse pour arriver à Volta Redonda. A cause de mon engagement avec les pauvres, j'ai reçu un avertissement : « Le prochain sera l'évêque de Volta Redonda ». Par trois fois j'ai dû répondre à des convocations militaires. Durant vingt cinq heures, je fus interrogé devant une cour militaire.*

*Peu après son procès, un homme qui avait été fait prisonnier par le régime militaire, vient avec les jeunes de la JOC me communiquer que les militaires ont torturé et tué 4 soldats de la caserne. J'étais accablé, je suis allé à la chapelle pour prier. Dans ma tête tout tournait : la préoccupation de nouveaux procès, mon nom dans la presse sans pouvoir me défendre. J'avais la crainte que mon nom sorte comme subversif et communiste, crainte aussi que quelques frères dans l'épiscopat disent que « Don Waldyr était un brigand ». Durant ma conversation avec Dieu, la parole de Jésus : « Si on te bat sur la joue, présente l'autre » m'a fait découvrir que j'avais peur d'un procès, de la diffamation publique et de quelques-uns de l'Eglise elle-même. J'ai reçu la tranquillité du cœur. Je suis allé dénoncer la mort des quatre soldats. Le commandant du bataillon, en présence duquel j'ai répondu à l'interrogatoire qui a duré vingt cinq heures, fut condamné dans un procès militaire avec cinq autres militaires et ils ont perdu leur fonction. Je n'ai pas vaincu, je suis convaincu que notre Dieu, n'est pas le Dieu de la mort, mais de la Vie. De tels événements ont privé l'Eglise des Brésiliens de l'aide financière officielle.*

*Mais cela a favorisé l'engagement des fidèles pour la transformation au sein des mouvements populaires : défense de l'occupation des terrains pour l'habitation des pauvres, des justes revendications des syndicats, opposition à la violence de la police contre les pauvres.*

*En novembre 1988, les ouvriers de l'usine sidérurgique firent une grève pour de justes revendications. Au cours d'une intervention militaire, trois ouvriers furent tués. La présence des chrétiens dans les mouvements ouvriers et populaires a fortifié la lutte des ouvriers. L'Eglise a convoqué à une messe sur la place publique, fermé les lieux de culte en signe de deuil, invité quatre autres évêques voisins à célébrer une seule messe du dimanche pour les trois ouvriers assassinés. C'était la présence de l'Eglise au monde. A cette occasion, des policiers vinrent me communiquer l'existence d'un plan d'exécution de moi-même et du président du syndicat, par des tireurs professionnels — exécutions probablement déguisées en un accident de la route. Onze jours plus tard en effet trois individus tentèrent d'assassiner l'évêque, c'est-à-dire de me tuer et un mois plus tard, le président du syndicat est mort dans un accident de la route, comme on l'avait dit. Cependant, savoir qu'il s'agissait de la cause des pauvres, de la justice, me comblait de tranquillité intérieure, de sérénité. Je n'ai pas la vocation au martyre, je ne veux pas mourir. Je veux vivre pour être au service des pauvres. Le gouvernement présente un plan économique ; mais il provoque la récession et le chômage et pousse les gens au désespoir. De nouveau les ouvriers et les pauvres sont les victimes. C'est un plan monétariste qui n'atteint nullement le problème social de la réforme structurelle de la terre et des changements de la politique agricole. L'annulation de la dette externe, qui a été payée depuis longtemps par les intérêts abusifs, n'est pas dans ce plan. Or c'est cette dette qui alimente notre misère grâce à l'inflation. Le gouvernement veut ainsi transférer au capital transnational notre patrimoine national. Le capitalisme est impitoyable, il ne connaît ni les pauvres, ni les pays pauvres. Quand il regarde les pauvres, c'est en pensant au profit à en tirer. Quand viendra la pérestroïka des pays capitalistes, qu'ils sachent cependant que l'Eglise à Medellin, confirmée à Puebla, a déjà fait sa pérestroïka. Elle a fait l'option pour les pauvres, dans un continent pauvre. C'est la raison de notre foi : les pauvres sont évangélisés ».*

Une Eglise de plein vent brise les murs de silence et de défiance.

Animée par l'Esprit de Pentecôte elle jette à la poubelle la langue de bois et invente un nouveau langage, le langage de la passion qui proclame « à temps et à contre temps » les merveilles de la tendresse de Dieu, le langage qui éclate dans les multiples expressions de l'homme et même dans le silence de la prière.

A la suite de Paul et des autres, nous sommes invités à risquer une parole de confiance et un message de Paix sur des terres étrangères à l'Evangile.

Cet Esprit, nous l'accueillons en cette fête de Pentecôte avec des frères et sœurs venus d'autres continents, car notre village c'est la planète.

**Jean OFFREDO :**

*« Père, vous êtes responsable d'une Eglise minoritaire, dans un pays totalement musulman, où l'islam est la religion de l'Etat. Quels nouveaux types d'expressions êtes-vous conduit à donner au témoignage chrétien, et comment être crédible dans une telle situation » ?*

**Père TEISSIER :**

*Le seul moyen évangélique à notre disposition, toujours nouveau, mais aussi ancien que l'Evangile, c'est l'amitié. Comme vous l'avez dit, nous sommes dans un pays qui a l'islam comme religion d'Etat. Il n'a donc pas besoin, en principe, d'une communauté chrétienne, d'une Eglise. Il n'a plus besoin, non plus, maintenant, de nous, au plan technique, car il s'est donné à lui-même, en 28 ans d'indépendance, tous les cadres qui lui étaient nécessaires.*

*Mais nous avons toujours notre place, comme chrétiens dans ce pays islamique, parce que nous avons des amis musulmans qui apprécient de trouver, pour compagnons de chemin, quelques partenaires chrétiens, parce qu'ils veulent un islam qui soit ouvert sur l'autre, parce qu'ils croient que des hommes de religion différente, de culture différente, peuvent être utiles, ensemble, à leur pays et au-delà des frontières.*

*Je ne vous donnerai, pour exemple, que celui des trois dernières visites d'amis algériens musulmans qui se sont présentés à mon bureau, à l'archevêché, cette*

(\*) Archevêque d'Alger

*semaine, avant mon départ. Le premier, un enseignant que je connais depuis 1955, voulait parler des élections, parce que le 12 juin sera une étape importante, pour notre pays et son entrée dans une construction pluraliste, et que nous sommes concernés ensemble, puisque, bien que chrétien, j'ai maintenant la nationalité algérienne. Le second, un Algérien musulman, vivant habituellement au Liban, et engagé, à sa place, dans la recherche de solutions possibles, pour que vienne enfin la paix dans ce pays. Il voulait que je l'aide à rencontrer certaines personnes, susceptibles de le soutenir dans ses efforts. Il y a des situations où notre engagement ensemble, chrétiens et musulmans, est nécessaire pour que les choses changent. Le troisième est responsable d'une Association de volontariat pour jeunes. Il voulait réfléchir avec moi, avant une rencontre nationale des associations algériennes de volontariat ou de bénévolat. Ces associations, plus nombreuses depuis quelques mois, dans lesquelles s'engagent ceux qui veulent donner leur contribution à la nouvelle étape de la vie du pays — y compris les associations de femmes — sont un nouveau moyen pour une action ensemble.*

*Les nouveaux moyens d'action, ce sont peut-être aussi ces questions plus fondamentales auxquelles chacun est effronté, à cause de la crise économique, démographique, religieuse, politique, culturelle que traverse, en ce moment, la société algérienne. On va tout de suite plus loin et plus profond avec nos partenaires musulmans, depuis l'homme de la rue, jusqu'aux plus hauts responsables, comme un Ministre des Affaires religieuses avec qui nous avons une séance de travail de 2 heures et demie, la semaine dernière, sur les problèmes de la relation islamo-chrétienne, non seulement au Maghreb, mais aussi en Europe.*

*Nous ne sommes pas crédibles, parce que nous portons une croix au revers de notre veston — souvent, nous ne la portons pas, d'ailleurs, par respect pour ceux qui seraient gênés par ce signe — mais nous sommes crédibles parce que nous sommes des amis, les uns pour les autres, parce que nous avons vécu déjà ensemble tant d'étapes importantes de l'histoire du pays, parce qu'on nous reconnaît comme des croyants concernés et solidaires, respectueux des traditions du pays, y compris de sa tradition religieuse*

*Nos petites communautés d'Eglise, dans cet « océan musulman », comme disait un ancien Ministre des Affaires religieuses, sont d'origine européenne, arabe ou africaine. Mais, bien qu'étrangers, nous sommes partie prenante, à cause de nos amis et de nos amitiés, à cause de l'Evangile. Nous voulons être l'Eglise de*



*l'Algérie, parce que le Christ nous envoie chercher des frères et des sœurs dans tous les pays de la terre, nous faire proches de ceux dont nous aurions pu rester, loin à cause de l'histoire, de la religion, de la politique, et travailler avec eux pour la Réconciliation, la Paix, et la communication des valeurs spirituelles. C'est le dialogue du salut.*

**Noël COPIN :**

*Depuis quelques minutes que je vous vois et que je vous entends, je ne peux m'empêcher de vous associer au père Duval. Ce rassemblement est placé sous le signe de la présence de l'Eglise au monde, « une Eglise de plein vent », qui ne craint pas la tempête. Et s'il y a un homme qui a témoigné de ce que pouvait être l'Eglise dans la tempête, c'est le père Duval. Lorsque nous discutons, avec nos compatriotes, de l'Islam en France, du droit des musulmans en France, on se fait souvent répondre : « Mais, pourquoi, ne demandez-vous pas la réciprocité ? ». « Pourquoi ne demandez-vous pas que les chrétiens aient, dans les pays musulmans, les droits que vous, vous êtes prêts à accorder aux musulmans de France ? ». Quelle serait votre réponse ?*

**Henri TEISSIER :**

*Permettez-moi d'abord de dire un mot sur Mgr Duval. Il est toujours avec nous. Il est à côté de Notre Dame d'Afrique. Non seulement il est solidaire de toutes les étapes de l'Eglise en Algérie, mais aussi il reçoit beaucoup et il répond toujours avec la même fermeté évangélique et avec la même netteté aux questions qui lui sont posées. Et comme signe, justement, de cette relation entre chrétiens et musulmans, je peux vous dire qu'une Agence Nationale Algérienne d'actualités a tourné, l'année dernière, un film qui présente son témoignage, la parole qu'il a proposée à cause de l'Evangile (très particulièrement pendant la période de la guerre et de l'engagement pour les droits de l'homme). Votre question concerne la réciprocité. Si nous sommes, nous, minorité en pays musulman, c'est justement pour poser la question de la réciprocité. En existant à l'intérieur de la so-*

*ciété algérienne, nous posons la question à nos partenaires musulmans : « Est-ce que nous avons le droit, ou non, d'exister ? ».*

*Nous, évêques d'Afrique du Nord, nous avons écrit, par exemple, à la Ligue Arabe pour lui dire que nous étions heureux des possibilités d'exister qui nous étaient données en Algérie, Tunisie, Maroc,, et même en Libye ; mais qu'on demandait les mêmes possibilités pour nos frères chrétiens qui sont en Arabie Saoudite, qui sont 700 000 à qui toute possibilité de culte est refusée.*

## COMMANDE CASSETTE VIDEO PENTECOTE 90

« Notre village, c'est la planète »

VHS 30 mn

NOM : ..... PRENOM : .....

ADRESSE : .....

Je commande  cassettes (s) « Notre village, c'est la planète »

à 120 F l'exemplaire + 15 F de port, soit 135 F l'exemplaire.

Je règle le montant par CCP, chèque bancaire, à l'ordre de : Pentecôte 90

Fait à ..... , le .....

signature :

BULLETIN A RENVoyer A : « PENTECOTE 90 » B.P. 18 - 94121 FONTENAY SOUS BOIS CEDEX

**Jean OFFREDO :**

*Jacques Stewart, finalement, ce que vient de dire le père Teissier vous concerne aussi, vous directement. Dans les divers engagements que l'on prend au sein d'une société laïque, on se retrouve avec des hommes de convictions philosophiques et religieuses différentes de la sienne. Alors comment vivre, ce coude-à-coude tout en restant fidèle à sa tradition ?*

**Jacques STEWART :**

*D'abord, permettez-moi de vous dire combien j'ai été touché et combien je suis reconnaissant d'être associé à ce Forum, avec vous, aujourd'hui. C'est une marque d'œcuménisme qui me plaît énormément. Merci !*

*Au fond, je n'envisage pas ce coude-à-coude dont vous parlez, cette fraternité, cette solidarité fraternelle avec des femmes et des hommes de cette société, dans les limites d'une fidélité à une tradition, la tradition protestante en l'occurrence. Certes, je l'aime, cette tradition de la Réforme, cette Eglise de laïcs, je la crois juste et utile pour l'Eglise universelle. Mais ce n'est pas elle qui me justifie. Les traditions diverses — qu'elles soient protestantes, catholiques, orthodoxes ou autres — qui constituent l'Eglise, ne sont que des réalités avant-dernières et provisoires.*

*Je veux seulement dire en toute humilité que la seule fidélité qui m'importe, c'est la fidélité au mouvement de la Parole créatrice, libératrice de Dieu, à laquelle toute l'Écriture rend témoignage et qui s'est faite chair en Jésus de Nazareth. Le Christ, c'est la fidélité au projet de la grâce, de la tendresse de Dieu — comme disait quelqu'un tout à l'heure — pour toute femme et pour tout homme et pour le monde que Dieu aime tel qu'il est, et que j'aime à mon tour.*

*Je veux encore souligner que ce n'est pas ma fidélité à cette Parole, ce n'est pas ma fidélité ou la fidélité de mon Eglise dans le projet de Dieu, et les en-*

---

(\*) Président de la Fédération Protestante de France

*gagements par lesquels cette foi, cette fidélité se traduit, qui sont dignes d'intérêt et qui doivent attirer l'attention sur moi ou sur nous. Après tout, en Christ désormais, parce que tout nous est donné, nous servons Dieu pour rien ; mais nous devons tout aux autres, nous devons tout à toute femme, à tout homme et à ce monde qui nous entoure. Ce qui compte, par contre, c'est que soit attestée l'actualité de la fidélité de Dieu lui-même à son projet pour ce monde d'aujourd'hui. Et ce qui compte le plus pour moi, dans cette société où tout doit toujours, soit disant, s'acheter, se mériter, se gagner, se faire valoir... ce qui compte, c'est d'attester simplement la réalité de la grâce, la réalité de la gratuité de Dieu, qui bouleverse toutes les conceptions de la justice (et même les conceptions religieuses de la justice), toutes les conceptions du bien et du mal que nous pouvons avoir, et toutes les morales que nous pouvons forger. Je cherche à être disponible, dans la société laïque qui nous entoure, pour cette attestation-là, humble mais persévérante, la plus collégiale possible, dans ce que vous appelez le coude-à-coude, coude-à-coude d'engagements contre l'antisémitisme, contre les discriminations ethniques, religieuses, culturelles, sexistes aussi : peut-être que les discriminations qui existent entre homme et femme dans notre société, dans nos églises, sont le lieu de nos engagements les plus plus immédiats et les plus nécessaires aujourd'hui. Le coude-à-coude comporte aussi des engagements, directs ou indirects, avec des communautés mélanésiennes, tziganes, avec des demandeurs d'asile, avec des communautés palestiniennes ou africaines.*

*Sans l'éclairage, sans la dimension de cette grâce, de cette tendresse, toutes les luttes légitimes que nous pouvons mener pour la justice risquent de s'arrêter trop vite, risquent de ne pas aller loin, ou risquent de rester marquées par les rapports de force et de violence qui caractérisent toujours l'ordre de ce vieux monde. La dimension et l'éclairage de la grâce et de la tendresse de Dieu donnent vraiment à tout visage de femme et d'homme dans la société son véritable devenir.*

*Je ne peux et ne veux témoigner que de la disponibilité et de la confiance totale que Jésus avait investie, le premier, dans la Parole et dans le projet de grâce, de tendresse de son Père, pour le monde. Voici ce qui l'a conduit à refuser le pouvoir, à refuser de se tenir au centre des institutions et des pouvoirs de son temps... ce qui l'a conduit à rejoindre, sur les marges, sur les périphéries, des femmes et des hommes qui s'attendaient enfin à une vraie parole et à une fraternité partagée. L'Eglise dont je suis membre et, par delà elle, l'Eglise universelle n'a pas d'autre statut, n'a pas d'autre autorité dans la société que d'exister par et pour cette Parole de grâce et de fraternité. Merci !*

**Aimé SAVARD :**

*Jacques Stewart, il y a deux ans, vous avez fait partie de cette mission de dialogue en Nouvelle Calédonie, qu'avait constituée le gouvernement, et qui était composée de diverses familles spirituelles. Elle a été très positive puisqu'elle a abouti aux accords de Matignon et à cet effort de pacification de la Nouvelle Calédonie, entre deux hommes, deux leaders de communauté, Jacques Lafleur et Jean-Marie Tjibaou (encore un témoin que nous pouvons saluer ce soir). Dans la tradition républicaine française, pratiquer ainsi la démocratie était très nouveau ; on gomme la laïcité, au lieu de confronter les familles spirituelles, on entreprend de les convoquer ensemble. Cette première peut-elle être un précédent pour d'autres situations difficiles de la société ?*

**Jacques STEWART :**

*Je le souhaite ardemment. Cette mission du dialogue, c'était effectivement un signe de ce que peut être la laïcité nouvellement vécue. Il faut abandonner une laïcité d'agressivité et de combat, par laquelle chaque communauté essaie de défendre le plus possible ses intérêts, des avantages particuliers. Il faut développer au contraire une laïcité qui signifie la synergie, la mise en commun de ce que chaque communauté possède de plus précieux, pour le service de tous. Je voudrais aussi rappeler qu'en 1985, des représentants de religions différentes, des familles confessionnelles chrétiennes, aussi les musulmans, les juifs, les représentants des loges maçonniques, de la LICRA, du MRAP, etc. avaient, eux aussi, lancé un appel commun à la fraternité.*

**Jean OFFREDO :**

*Des hommes de culture différente se retrouvent aussi au Comité National d'Ethique...*

**Jacques STEWART :**

*Oui, aujourd'hui, en cette matière comme en d'autres, il s'agit pour chacun de quitter la place de centre qu'il croit occuper, et pour chaque communauté d'abandonner l'exclusivité qu'elle croit détenir. Il s'agit, en quelque sorte, d'entrer dans une initiative du service, de la générosité ou de la charité. Que chacun se livre aux autres pour chercher le meilleur pour tous.*

J'appartiens à un large mouvement, le « Service Paix et Justice » qui est répandu dans 11 pays d'Amérique latine et qui travaille en priorité avec les secteurs les plus pauvres, qu'il s'agisse des paysans, des groupes de femmes, d'enfants abandonnés, des secteurs des périphéries urbaines avec leurs bidonvilles.

Nous sommes pour la libération de notre peuple. Et c'est la responsabilité de tous les hommes et spécialement de nous, chrétiens. L'Amérique latine est un pays de martyrs. L'Eglise, en ces pays, est aussi la cible des tueurs.

Pour endiguer le raz de marée des violences si nombreuses en Amérique latine, spécialement pendant les régimes de dictature — trop longtemps soutenus par le capitalisme —, je rappellerai simplement que la plus grande force de libération est l'Évangile. Nous avons besoin de l'aide, de l'appui, de la solidarité de tous les peuples afin que nous puissions construire la fraternité de toute la famille humaine.

La meilleure manière de changer les structures de violence est celle de la participation des peuples. Les changements sont vraiment possibles, si le peuple découvre vraiment la puissance qui réside dans l'organisation de ces forces en s'unissant. Lorsque les peuples n'en ont pas conscience, ils restent les spectateurs de leur propre histoire. C'est pourquoi nous devons les aider, les conscientiser pour qu'ils deviennent vraiment les acteurs de leur histoire.

Aujourd'hui, où l'on parle tant des relations entre l'Est et l'Ouest, cela nous préoccupe parce que nous songeons davantage aux relations entre le Nord et le Sud, et de Sud à Sud. C'est pourquoi nous souhaitons que se construisent de nouvelles relations internationales. Je n'aime pas l'expression « Tiers-Monde ». Nous sommes un seul monde, qui est mal réparti. Je prendrai comme exemple la fameuse dette, appelée la « dette extérieure », qui est pour moi une dette éternelle et qui est tout à fait immorale.

**(Traduction de l'intervention d'Adolfo PEREZ ESQUIVEL, Prix Nobel de la Paix, au Forum sur le Monde).**

Jean OFFREDO :

*Alors, Père Decourtray, quand on prend le risque de parler, on prend bien sûr le risque d'être apprécié mais aussi d'être contesté. Mais malgré tout, au nom de celui qui guide notre recherche et qui est notre modèle, au nom du Christ, il faut accepter de s'exposer pour parler.*

Père DECOURTRAY :

*« Ce n'est pas encore trop dangereux ici et maintenant. Il y a des moments plus difficiles que ceux-là. Je vous le dis très simplement. Plus j'ai de contacts avec des gens, jeunes, moins jeunes, évêques, prêtres de continents différents, d'Afrique (j'étais à Abidjan passer quelques jours au mois de février dernier), d'Amérique latine... d'Asie, j'allais presque dire des Asies..., plus j'entends cet appel : « Respectez notre différence. N'essayez pas de nous imposer vos idées et vos modèles ». Ils ne le disent pas comme ça, chacun le dit à sa manière, mais j'ai bien entendu cet appel : « Respectez notre différence. Ne nous copiez pas. Faites d'abord un effort pour nous saisir tels que nous sommes, avec notre culture propre et notre culture africaine... comprenez-nous, non pas du dehors avec vos idées toutes faites, avec vos manières de rencontrer les gens, très supérieurs à votre insu. Essayez de nous comprendre du dedans, avec le plus total désintéressement possible, désintéressement psychologique, désintéressement idéologique. Pour savoir qui nous sommes, passez du temps à écouter, écouter notre différence, à l'étudier ». Je me souviens encore de cette réaction de chrétiens africains de Haute-Volta venus nous rendre visite à Lyon : « N'hésitez pas, disaient-ils, à consacrer de l'argent à des visites. Le fait que vous puissiez venir passer quelque temps au milieu de nous, nous écouter, nous voir et nous comprendre, c'est en réalité très rentable ; ce n'est pas de l'argent mal placé ». On est ici, me semble-t-il, dans l'esprit du CCFD.*

(\*) Président de la Conférence Episcopale Française

*Comprendre la différence, essayer de rejoindre en vue d'un amour (n'ayons pas peur du terme) qui soit vraiment efficace. J'entends aussi un autre appel : « Convertissez-vous ». « Changez vos cœurs. A partir de cette compréhension, changez-les dans la réalité, dans vos comportements... Vous avez beaucoup à faire... En pensée aussi, votre conception de l'économie est telle que la dette, les dettes finiront par se multiplier indéfiniment ; vous serez amenés à faire des remises de dette... Tout ceci indique la faillite d'une certaine pensée, d'une certaine théorie : faites donc effort pour vous réformer ».*

*Dans tout ce que je viens de vous dire, pour ma part, je ne vois qu'un appel à une fidélité plus réaliste à l'Évangile du Christ que nous sommes appelés à vivre.*

**Noël COPIN :**

*« Estimez-vous satisfaisant que, dans notre système médiatique mondial, ce risque de la parole au nom de l'Église soit pris essentiellement par le pape au niveau de la planète, et, si vous me le permettez, au niveau de la nation par deux cardinaux, un évêque et de temps en temps par l'abbé Pierre » ?*

**Père DECOURTRAY :**

*« Oui mais quand l'abbé Pierre s'y met, reconnaissez quand même qu'il éclipsé tout le monde, cardinaux, et le reste. C'est un fait... En tout cas, je reconnais qu'il y a là une faille. Je ne l'ai pas résolue. Je crois qu'il y aurait un effort à faire pour que ce soit l'ensemble de l'Église qui puisse s'exprimer. Un jour à un meeting de la JOC-JOCF à Lyon, au palais des sports de Villeurbanne, la télévision (je ne sais plus quelle chaîne) vient et me dit : « Nous allons là-bas : vous êtes invité ; nous vous interrogerons ». Je leur ai dit : « Écoutez, interrogez la JOC-JOCF plutôt que l'évêque qui va passer deux heures avec eux ». Ils m'ont répondu : « C'est vous ou rien ». J'ai demandé à la JOC-JOCF : « Qu'est-ce que je dois faire ? Ils me disent : c'est vous ou rien ». Alors, ils m'ont répondu : « Allez-y, ce sera toujours mieux que rien ». J'y ai été.*



**Vaclav DVORAK, prêtre tchèque****Jean OFFREDO :**

*A l'Est de notre continent, il y a quelques semaines, Jean-Paul II était en Tchécoslovaquie pour un court week-end, invité par le président Vaclav Havel. C'était son premier voyage en Europe centrale, depuis les événements de l'an dernier. Père Vaclav Dvorak, votre Eglise sortie des catacombes peut parler au grand jour. Parole et silence, comment les avez-vous vécus et comment vivez-vous aujourd'hui ce surgissement ?*

**Père Vaclav DVORAK :**

*Au cours de 42 années d'un régime communiste totalitaire, précédé de celui des nazis, nous avons été à nouveau persuadés que chaque système totalitaire a ses racines dans une idéologie athée. Ce système était inhumain, immoral. J'ai eu les moyens d'en faire l'expérience directe, car j'ai passé trente ans de ma vie entre les mains de ceux qui représentaient la soi-disant justice. Si vous aviez la malchance de vous trouver devant un membre exécutif de cette justice qui, en général, avait un niveau intellectuel inférieur et, en plus, souffrait d'un complexe d'infériorité, vous pouviez être sûr qu'entre ses mains vous seriez sans défense absolue. Une torture physique et mentale vous attendait, un martyre constant. On vous isolait de tout vivant, de toute source de vie. Pour garder une étincelle de vie, on vous donnait tout juste un minimum de nourriture et d'air à respirer. Un peu de culture socialiste vous était administré, qui n'avait aucune profondeur, on vous forçait à assister à des cours de matérialisme ; la seule littérature disponible venait de la même source. Par tous ces moyens, on essayait de vous rincer le cerveau jusqu'au point de faire de vous un retardataire. Un minimum de*

*repos et de sommeil complétaient ce traitement. Le tout mène à un vide et creuse une soif de l'âme, mais il n'existe aucun moyen de vous désaltérer spirituellement. Des hommes, des femmes ont vécu dans ces conditions, des dizaines d'années.*

*Survivre ? Comment ? Ceci fut uniquement possible dans la foi solide ; un ferme espoir en Dieu et dans un vrai amour qui, dans la souffrance, nous identifie avec le sacrifice du Christ transformant toute chose et à toute chose (cela veut dire aussi à la souffrance) donnant le sens profond. Et tout cela était alimenté par la prière, dans laquelle nous étions de plus en plus persuadés que Dieu était avec nous et prenait soin de nous dans toutes les situations de la vie.*

*Le régime totalitaire avait tendance forcément à supprimer les valeurs fondamentales de la vie. C'est l'Eglise (officielle et clandestine) qui fut dans ce temps-là, la gardienne de ces valeurs. Son témoignage de la foi et de la défense des droits de l'homme (par les évêques, les prêtres et les laïcs) a fortifié son autorité dans la société tout entière.*

*La tâche de l'Eglise, pour maintenant et pour l'avenir, est de conserver et d'approfondir ce témoignage : cela veut dire, réaliser les principes de l'Evangile dans la vie personnelle et dans la vie de toutes les communautés selon les intentions de Vatican II. Nous devons éviter le danger du cléricalisme, du triomphalisme et de l'autosatisfaction. Nous devons nous ouvrir humblement aux besoins du monde, qui aspire à la vérité, à la justice et à la liberté.*

**Aimé SAVARD :**

*Je connais bien l'Eglise de Pologne. J'y suis allé cinq ou six fois, cette année, et j'avoue qu'à chaque voyage je m'inquiète un peu plus de voir une Eglise que j'ai bien observée, sous l'ancien régime comme on dit maintenant, une Eglise courageuse, qui a eu ses martyrs, une Eglise qui a témoigné, qui a joué de fait un rôle politique dans l'opposition, avoir un peu tendance au triomphalisme, au cléricalisme : elle construit partout des églises gigantesques, à côté desquelles cet-*

*te tente est toute petite. Alors, je pose la question à Jerzy Turowicz : « Ceci n'est-il pas inquiétant pour l'avenir, dans une société qui ne sera plus ce qu'elle était hier ? ».*

**Jerzy TUROWICZ, directeur de la revue polonaise « TYGODNIK POWSZECHNY » :**

*Evidemment, en Pologne comme d'ailleurs dans tous les pays de cette région de l'Europe qui, d'une manière assez inattendue, presque miraculeuse, ont réussi à se libérer des régimes communistes totalitaires qui leur ont été imposés à l'issue de la seconde guerre mondiale, dans ces changements, ces mutations, l'Eglise a joué évidemment un rôle primordial. Mais cette Eglise qui, en 1945, n'était pas préparée à entrer dans le régime du « socialisme réel », aujourd'hui n'est pas suffisamment préparée à entrer dans une société démocratique, une société pluraliste. L'Eglise évidemment a vécu, a survécu, mais dans une sorte de mentalité d'assiégée.*

*Maintenant, elle a regagné sa pleine liberté d'action. Elle peut opérer son retour à l'Europe, son retour au monde ; elle peut apprendre beaucoup de l'Occident, mais elle a aussi quelque chose à donner à cet Occident : son expérience de la vie, de la survie sous un régime totalitaire. Le danger — le Père Dvorak l'a mentionné — est celui d'un certain cléricisme, du triomphalisme, de l'auto-satisfaction qui existe sans doute. Mais je ne l'exagérerai pas. Je pense que, malgré tout, ces Eglises, ces chrétiens, ont appris beaucoup : ils savent qu'il faut changer de mentalité, dans l'esprit du Concile Vatican II, s'ouvrir au monde, entrer dans le pluralisme sans vouloir imposer ses idées, ses conceptions, ses institutions aux autres. Il faut surtout lutter contre l'intolérance, le chauvinisme, un nationalisme exagéré, l'antisémitisme. J'ajouterai une chose : nous sommes bien conscients que, malgré toutes nos vicissitudes, il y a aujourd'hui des pays dans le monde qui vivent, pour des raisons politiques, économiques, dans des situations encore plus difficiles que les nôtres. Si le rideau de fer a disparu, s'il y a une chance que la confrontation entre l'Est et l'Ouest cède la place à la coopération, peut-être sera-t-il plus facile de diriger les énergies et les ressources pour surmonter la rupture entre Nord et Sud.*

Jean OFFREDO :

*Alors, l'abbé Pierre, vous avez été un homme politique, vous avez été parlementaire, vous avez donc parlé publiquement à maintes reprises, en 1954 (un film a remémoré tout cela). Vous continuez à parler depuis lors, mais vous préférez maintenant, vous le dites très souvent, la tranquillité, la quiétude du couvent, le silence. Alors, comment associer cette parole publique, ce cri, et ce silence, ce recueillement ?*

Abbé PIERRE :

*« C'est pas facile de répondre puisqu'une fois de plus, cela nécessite de parler de soi, comme cela m'arrive beaucoup.*

*C'est vrai que, depuis 7 ans, grâce à la bonté des bénédictins d'une abbaye, je bénéficie merveilleusement de leur accueil fraternel. On me demande souvent, beaucoup, beaucoup de sortir. A qui faut-il dire non ? Presque toujours, je sais que ce sont des demandes utiles et cependant il faut que j'apprenne à dire non. Il n'est pas exact de voir la vie dans un monastère uniquement sous l'angle de la tranquillité. Il est vrai, cependant, que cette ambiance monacale me reporte tout d'un coup à ce qui est le plus essentiel de ma vie. Le plus essentiel n'est pas d'avoir été parlementaire.*

*Il y a deux choses qui sont les plus essentielles : 19 ans après diverses péripéties de jeunesse, d'adolescence, j'ai pris la décision d'entrer dans l'ordre de St François d'Assise, dans la branche la plus austère, les Capucins, et dans la province qui était la plus rigide en France : la province de Lyon. Maintenant, je suis à la fin de ma vie. Je perçois avec grande évidence que ces cinquante années avec leurs engagements n'auraient pas existé si elles n'avaient pas été précédées par les 7 ans de vie complètement cloîtrée : on dormait tout habillé sur la planche, on était réveillé toutes les nuits, de minuit à 2 heures du matin, et après la première heure de psalmodie, la deuxième heure dans l'obscurité sans pouvoir s'aider d'un livre, c'était l'adoration devant le Saint Sacrement, et encore trois quarts d'heure avant le souper, dans les mêmes conditions, on fermait les volets, dans l'obscurité. Ces années de désert à toutes sortes de point de vue, où j'étais souvent*

malade, ont été, d'une manière extraordinaire, la préparation de ma vie hors cadre et « extravagante ».

Une autre réalité conditionne tout dans ma vie, c'est lorsque, il y a un peu plus de quarante ans, j'ai rencontré un homme désespéré qui voulait se tuer, qui s'était raté une première fois. Je lui ai dit : « Tout ce que tu me dis est affreux et moi je ne peux rien te donner. J'ai signé chez le notaire l'abandon de tout héritage, et n'ai rien. Je suis député. Mais tout l'argent qui arrive est dépensé avant d'arriver, parce que des familles viennent pleurer, me révélant — ce dont je n'avais aucune idée —, leurs conditions affreuses : trois familles dans une chambre, dans des caves ; une jeune fille de 17 ans qu'on retire de la Seine : elle s'était jetée à l'eau, ce n'était pas vivable de vivre à 15 ou 20 personnes, hommes femmes de tous les âges dans une seule pièce. Je dis donc à ce désespéré : « Je ne peux rien te donner. Mais, toi, puisque tu veux mourir, tu n'as rien qui t'embarrasse. Moi regarde, je n'en peux plus, je n'ai pas assez de force, pour le travail de mon département de Meurthe et Moselle, au Parlement, l'Auberge de Jeunesse, les chantiers où je bâtis. Moi je ne peux rien te donner. Mais toi, puisque tu veux mourir, avant de te tuer, tu ne voudrais pas venir m'aider ? ». Cette rencontre a été une espèce de renversement de tout un ordre de valeurs, et cela a marqué certainement ma vie tout entière... Les choses essentielles dans ma vie, ont été, cette école d'adoration dans le désert et cette rencontre avec le désespoir.

De là est né ce mouvement inimaginable — je n'étais pas du tout un homme d'organisation. Ce mouvement comprend maintenant 320 groupes, à travers 29 nations ; rien qu'en France, 93 villes dans lesquelles il y a des communautés. Près de 4 000 compagnons et compagnes, vivant là pour gagner leur vie en travaillant, travailler plus que ce qui leur suffit pour pouvoir se payer le luxe d'être provocateurs... Un samedi soir, nous avions besoin de blocs de ciment pour monter un petit logement destiné à une famille qui nous harcelait, tellement elle était mal. Un compagnon me dit : « Il y a pas loin un ouvrier maçon qui fabrique des parpaings pour gagner un peu plus. Peut-être bien qu'il vous en donnerait. Mais il ajoute : « Méfiez-vous, c'est une grande gueule, il bouffe du curé et ça ne sera pas facile ». J'y vais, un enfant crie : Papa, c'est l'abbé Pierre ». Un homme grave s'approche et me dit : « Entrez, Monsieur le Curé. Vous êtes le premier prêtre qui rentre chez moi ». Il me fait asseoir, il me verse à boire et puis il vide son sac. Il était scandalisé parce que le prêtre de sa paroisse avait enterré un riche patron mécréant avec beaucoup d'honneur. Pour sa voisine « bonne pour tout le monde », mais misérable, on s'était contenté de trois coups de goupillon. Quand je lui ex-

plique pour quoi je suis venu, il donne les parpaings et ne veut pas qu'on les paye. On les met dans la vieille voiture et au moment où on allait se quitter, cet homme me saisit les épaules — il était plus fort que moi — et avec une énorme émotion il me dit : « Je ne sais pas si le bon Dieu existe, mais je suis sûr, s'Il existe, Il est d'accord avec ce que vous faites quand vous travaillez avec ces désespérés pour donner des logements, même illégalement, aux gens qui n'en n'avaient pas ».

On m'a écrit que je devais ne parler que trois minutes et avoir quatre minutes pour répondre aux questions ! Si vous applaudissez pendant cinq minutes alors je suis cuit !!!

Puisqu'on me donne encore une minute, je vais vous faire part d'un très grand moment de ma vie de vieux prêtre. Quoi donc ? Lorsque ceux qui le voulaient — car ce n'est pas moi du tout qui en ai eu l'idée — ont décidé de faire le film « Hiver 54 », il fallait beaucoup d'argent. J'avais simplement dit : « Emmaüs ne mettra pas un centime. Débrouillez-vous ! Si vous faites des bénéfiques, on vous demandera un pourcentage !! ». Mais la société productrice Bellerive devait trouver un co-producteur. Alors ils m'ont dit : « Ça serait chic si vous acceptiez de venir au Festival de Cannes, pour sélectionner un co-producteur qui ne nous impose pas une caricature du réel. Alors je dis : « Bon, je viens ». Et quand j'arrive, au moment où j'allais monter sur le bateau où il y avait Yves Mourousi avec sa caméra, des amis me disent : « Oh ! Père, vous n'avez pas de veine ! Juste, on vient de voir passer devant nous trois acteurs que Mourousi va interroger dans la même émission et, parmi les trois, il y en a un qui est un terrible ! coléreux ! etc... et anticlérical ». Je dis : « On verra bien ». Je monte sur le bateau et on fait les présentations. Alors il y avait Depardieu, l'actrice Bonnaire, et il y avait le terrible Maurice Pialat, les trois qui allaient recevoir, le lendemain, la palme d'or, la plus haute récompense. Et Mourousi interroge tous les trois, et puis il se tourne vers moi, et me dit : « Alors, l'abbé Pierre, vous voilà, vous aussi, dans le cinéma ! ». Alors je lui dis « Oui parce que, quand on devient très vieux (j'ai 78 ans), on a l'impression d'entendre dedans une voix qui dit : « Avant de t'en aller, dis-nous ce que tu sais ». Et je sais ce que je veux dire, c'est que la vie c'est un peu de temps donné à des libertés pour, si tu veux, apprendre à aimer, pour la rencontre de l'éternel amour dans le toujours de l'au-delà du temps ». Il y a un silence. Et alors il y a une voix qui crie. Et il avait son micro sur sa veste. Toute la France l'entendait. C'est le terrible Maurice Pialat qui s'écrie, mais vraiment d'une voix dramatique : « Pourquoi ne m'a-t-on pas appris cela quand j'étais enfant ? ».

# *Et ici en France*

**Le « Forum sur le monde », comme son nom l'indique, a rendu très présente la dimension internationale et universelle des problèmes de l'homme et de la foi.**

**Ces problèmes sont aussi les nôtres, en particulier ceux de la classe ouvrière en France, comme en témoignent l'expression de deux jeunes filles dans le Pavillon « Chrétiens dans un mouvement d'Action Catholique » et le compte rendu du débat du Pavillon « Engagement syndical et politique aujourd'hui ».**

**Nous avons choisi de publier l'intégralité de ce débat car il met en lumière le terreau humain et les conditions concrètes dans lesquelles un certain nombre de chrétiens, prêtres - ouvriers et laïcs, vivent leur foi au jour le jour.**

## **Fanny Goursaud - J.O.C.**

*Je m'appelle Fanny. J'ai 21 ans. J'habite Saint Jean de la Ruelle, près d'Orléans.*

*J'ai fini l'école en 3° SES. J'avais 16 ans et demi. A ce moment-là, je voulais travailler dans la menuiserie. J'en avais fait à l'école.*

*J'ai fait un stage de 6 mois, une semaine dans un centre de formation, une semaine chez un patron. Après, je n'ai pas retrouvé de travail.*

*Plus tard, on m'a proposé un TUC à la Cathédrale d'Orléans : ménage et entretien.*

*J'ai fait 2 contrats de 4 mois (au lieu de 3, 6, 9 ou 12 mois). Après, je me suis encore retrouvée au chômage.*

*Ensuite, j'ai fait un remplacement d'un mois dans un foyer club restaurant de personnes âgées. J'y faisais le ménage et le service du repas.*

*J'ai refait un TUC (4 mois) dans une maison de repos. Pendant la période de vacances, mon contrat TUC a été suspendu. Durant 15 jours, j'ai été prise comme agent de service à plein temps. J'ai terminé en décembre 88. Cette expérience m'a beaucoup plu. Maintenant, j'aimerais travailler dans le milieu médical (aide soignante) ou auprès de personnes âgées ou handicapées (auxiliaire de vie).*

*Depuis mi-septembre 1989, je garde des enfants.*

*Je viens de commencer un crédit formation : stage de 5 semaines pour savoir le niveau que j'ai, la formation que je vais pouvoir suivre et la durée de cette formation.*

*Pendant mon chômage, j'allais chaque matin soit à l'A.N.P.E., soit au service-chômage à la mairie. Il fallait toujours des qualifications, ou de l'expérience, ou le permis, ou j'étais trop jeune... A la maison, j'aidais ma mère à faire le ménage, les courses... je m'embêtais.*



*Depuis 3 ans, je fais partie d'une équipe précarité J.O.C. pour ceux qui sont chômeurs, en contrat TUC, SIVP, en stage, ou en emploi précaire. Nous sommes trois. Si nous avons un problème, l'une ou l'autre, on en parle, on s'aide dans les démarches à faire.*

*Ce qui est important pour moi :*

- nous nous retrouvons entre jeunes,*
- on découvre qu'on a des problèmes en commun ou différents. Le fait de le savoir nous permet de mieux assumer ces difficultés.*

*Cette année, en équipe, le thème est la formation. Notre but est de connaître les organismes de formation, de savoir ce qu'ils font. Nous avons le projet de faire un livret regroupant toutes ces adresses pour l'agglomération d'Orléans. Je suis allée à la Maison des Chômeurs d'Orléans, pour faire ces recherches.*

*Nous, jeunes, nous aimerions être compris dans nos difficultés à vivre le chômage, être aidés dans l'action que nous menons. Pour cela, nous vous demandons d'aider ceux qui nous critiquent à comprendre :*

- que si on est au chômage, ce n'est pas de notre faute.*
- qu'on ne demande qu'une chose : travailler.*

## ***Catherine Brinon - J.I.C.***

*Après un licenciement économique, j'ai été en situation de précarité pendant un an, tantôt au chômage, tantôt en interim. A cause de cela, je vivais dans l'incertitude. Pour une mission d'interim, je recevais un coup de téléphone la veille pour travailler le lendemain dans une entreprise. Pour combien de temps ? Bien souvent, je ne le savais pas.*

*J'étais constamment obligée de m'adapter à des situations nouvelles et imprévues, en peu de temps. J'appréhendais la fin de chaque mission et, à chaque fois, comment serait jugé mon travail. J'avais l'impres-*

sion d'être un objet qu'on déplace selon les besoins, sans aucune autre considération.

*J'avais peur de dépenser l'argent que j'avais gagné. Combien aurai-je pour vivre le mois prochain ? Je n'en savais rien. Mon budget pouvait passer du simple au double.*

*Je ne pouvais pas répondre d'une manière certaine aux invitations de mes amies, car ma situation m'obligeait à vivre au jour le jour. Où serai-je le lendemain ? travaillerai-je, ou non ? et avec quels horaires ? dans quel lieu ? Je l'ignorais.*

*Les périodes où je n'avais pas de travail étaient plus pénibles encore. La solitude me pesait... Après plusieurs jours, quand les démarches que j'avais entreprises à la recherche d'un emploi se révélaient négatives, je luttais contre la désespérance. Certains de mes amis me laissaient tomber. Je ne pouvais me permettre de m'offrir les mêmes sorties et loisirs. Je me posais alors la question de la solidarité au sein d'un mouvement d'Eglise.*

*D'autres personnes me donnaient des conseils irréalisables, par méconnaissance de toutes les données de ma situation ou tout simplement des barrières que l'on met sur votre route quand on est sans emploi. Elles me culpabilisaient parce que je ne suivais pas leurs conseils. Cela me rendait encore plus seule.*

*Ma foi m'a permis de croire que ce n'était qu'un mauvais passage et que cela ne durerait pas. J'ai pris conscience que cela me rapprochait des personnes défavorisées. Elles me faisaient part de leurs difficultés, alors qu'auparavant ce n'était pas le cas. J'ai appris qu'il était parfois plus difficile de recevoir que de donner.*

*Bien sûr, beaucoup de personnes sont indifférentes vis-à-vis du chômage ou de la précarité de l'emploi car elles disent que cela ne les concerne pas pour le moment. A chacun ses difficultés, pensent-elles. Quelque part, on vous rend toujours responsable d'être au chômage ou en situation de précarité. Pour ma part, après l'avoir vécu, plus que jamais, mes convictions chrétiennes me poussent à lutter contre cette injustice qui m'a trop fait souffrir.*

# *L'engagement syndical et politique aujourd'hui*

Pierre GERMAIN

Ce fut un débat d'une heure et demie, avec une bonne vingtaine d'intervenants.

Nous avons pris le parti, dans ce compte rendu, de rester au plus près de l'expression orale des intervenants, pour en garder la qualité de témoignage et souvent la valeur du récit et pour restituer le dialogue à l'intérieur du débat.

## *"Une extrême nécessité"*

● « Je suis espagnol, ouvrier espagnol, du fond de l'Espagne, de l'Andalousie. Je suis prêtre-ouvrier. Ça fait 40 ans que je travaille comme journalier, comme ouvrier agricole occasionnel, et normalement, je viens pour faire les vendanges, ici, en France ; j'ai beaucoup l'expérience d'être exploité par le patronat français viticole ; et je suis syndiqué avec une responsabilité publique dans mon syndicat. C'est le syndicat ouvrier de la campagne, syndicat des journaliers.

Nous sommes 600 000 journaliers andalous. Notre terre est une terre riche, mais elle est habitée par des hommes et des femmes pauvres, car elle est très mal répartie, cette terre. Il y a beaucoup de « terrateniente » de grands qui possèdent la plupart de la terre, et nous sommes nous, journaliers andalous, sans terre, sans travail, mal traités, mal payés.

Toujours nous devons vivre comme des saisonniers. Moi, je suis curé d'une paroisse et je suis saisonnier, parce que la plupart des gens de mon village, les 95 %, ils sont journaliers sans terre ; alors, je suis moi aussi journalier sans terre. Et je suis engagé au niveau politique, au parti communiste gauche unie, d'une manière très publique aussi. On dit que nous sommes d'extrême gauche, mais nous disons, nous, que nous sommes d'**extrême nécessité**.

Il y a très longtemps que je suis engagé au niveau syndical et politique. L'évêque, les gens d'Eglise, ils sont habitués à mon engagement ; et ça va ; ça

marche bien. Avec les autres syndicats qui sont de ligne socialiste au social-démocrate ou autre, il y a aussi des difficultés. Mais je pense que c'est un risque que nous devons prendre. On ne peut pas être neutres.

Je pense que les chrétiens, les travailleurs doivent être syndiqués et engagés politiquement. Il faut toujours prendre parti. On ne peut pas rester neutres. Il est vrai que les évêques ont peur que les prêtres, les chrétiens se mélangent beaucoup avec la politique, car, pour eux, il faut rester neutres. Faudrait-il laisser la domination capitaliste toujours comme ça ?

Pourtant, au niveau de la foi, au niveau évangélique, c'est clair, il faut toujours s'engager et prendre tous les risques que prennent les gens qui veulent transformer la société. Ma foi chrétienne m'invite à être avec les gens, au niveau syndical et politique aussi. Je dois vivre les mêmes difficultés, les mêmes espérances, les mêmes souffrances, les mêmes risques ; je dois accompagner mes camarades, dans leur vie de travail, de souffrance, et surtout au milieu de la violence, car il y a beaucoup de contradictions. Lutter toujours pour la justice, pour moi, c'est clair.

C'est plus facile, c'est vrai, d'être accepté par mes camarades de travail qui ne sont pas croyants, mais qui sont camarades de lutte, que d'être accepté, avec mes positions politiques et syndicales, par les gens d'Eglise. Mais je m'en moque ».

## ***Un terrain difficile***

● « Les luttes pour l'emploi sont très difficiles. On ne pense pas qu'on puisse gagner avec des problèmes comme ceux-là, parce que ça relève beaucoup d'une politique générale, et on pense que personne n'interviendra, au niveau gouvernemental pour empêcher les licenciements.

Il y a beaucoup de travail pour que se développe une action très majoritaire, 95 % du personnel, mais ça n'a pas abouti à des résultats importants au niveau de l'entreprise, sinon à une promesse écrite que l'entreprise continuerait à vivre et que ce serait la dernière charrette de licenciements ». (Un pré-retraité, licencié de Rosières, Bourges. CGT-PC.).

● « Je trouve notre rencontre assez pessimiste, et je reste un peu sur ma faim en tant qu'engagée politique, syndicale, et croyante, ou, en tout cas, en recherche.

Je travaille dans un centre Leclerc depuis 9 ans ; et 10 autres années dans un autre hyper-marché. Et je connais là, je pense, la plus grande exploitation qui puisse exister en France, où vont se rassembler les travailleurs les plus paumés, les plus inadaptés au monde d'aujourd'hui. La **précarité**, je l'approche tous les jours, puisque je suis avec eux.

Ces jeunes qui viennent travailler le samedi et le dimanche, ils sont de passage, parce que ce sont des conditions invivables, et ils veulent vivre autre chose.

Et moi, je suis la seule syndiquée sur 140 ; et croyez-moi : dans toute la France, il n'y a pas beaucoup de syndiqués dans les Leclerc et dans le monde du commerce. Alors, il faut vraiment y croire.

Mais je me dis que la révolte, la lutte, elle reste profondément ancrée chez les personnes et les petites gens, ceux qui sont les plus exploités. Et tous les jours — on m'a pourtant mis en quarantaine pour que je ne sois plus en contact avec eux — tous les jours, nous faisons quelques pas pour nous défendre, garder notre dignité et même résoudre des problèmes sur le terrain.

C'est vrai que j'aurais de quoi être désabusée... mais je continue d'y croire très fort, en faisant ce lien avec l'Évangile de Jésus qui me dit toujours : « lève-toi et marche ! ».

● « Maintenant, je suis **défenseur aux prud'hommes**. Nous avons monté, en Gironde, un conseil juridique ; et nous recevons les demandeurs.

Là, nous rencontrons des réalités que je ne pouvais pas, moi, imaginer, réalités de gens soumis aux licenciements, pour des causes absolument invraisemblables : pressions à la démission [...] refus de coucher avec le patron [...] accusation de vol sans fondement [...] ». (Un inspecteur des impôts en retraite - CFDT).

● « A quelqu'un qui me demandait qui j'étais, d'où je venais, j'ai dit que j'étais au P.C. Cette personne m'a répondu : « Ça existe encore ? » Et j'ai répondu : « oui ». Même si c'est dur, on y croit de plus en plus, parce qu'on essaye d'être fidèle là où on est. Je veux pas dire qu'on y a été, parce qu'on était chrétien, sûrement pas. Mais c'est un cheminement qu'on a fait ; parce qu'un jour, j'ai découvert l'Évangile et j'ai fait le lien entre ce message évangélique et ce que je retrouvais dans le P.C.

Encore une fois, c'est peut-être difficile, en ce moment ; on souffre parfois ; on souffre même beaucoup : mais n'empêche que c'est là qu'on retrouve les copains avec qui on **lutte, pour la paix, contre le racisme**. Et c'est là qu'on sent une continuité dans ce qui a fait notre vie ».

● « On est, en ce moment, dans une situation syndicale ridicule, dans notre boîte, parce qu'on n'a même pas de syndiqués. Mais je ne sais pas s'il y en avait beaucoup à Mulhouse ou à Sochaux, avant le conflit des Peugeot. N'empêche, ça a pété.

D'autre part, je me rappelle qu'en 66-67, on n'arrivait même pas, pour le 1<sup>er</sup> mai, à empêcher la circulation autour de la Bourse du Travail. Ce qui veut dire que la situation n'était pas si brillante que ça, dans les temps jadis. Faut pas rêver, non plus, sur ce qui a été ». (Un C.G.T. du groupe Citroën P.S.A.).

## ***Les divisions syndicales***

● « Ce que je trouve très dur, sur le terrain syndical, c'est qu'on est là pour défendre les travailleurs, être ensemble, et en même temps, **les syndicats, ils se tapent sur la gueule.**

Et câ, **c'est pas évangélique.** Et moi, j'ai beaucoup de mal à vivre ça dans mon boulot, j'ai failli tout laisser tomber [...] Et j'avoue que la phrase « Aimez vos ennemis » m'a beaucoup habitée quand on m'a déménagé mon local syndical et qu'on m'a forcé la porte, et vidé tout mon matériel, et qu'il a bien fallu que j'essaye de le vivre dans la foi ». (Infirmière d'hôpital - Ivry sur Seine - C.F.D.T.).

● « Je suis infirmier, à la CFDT, moi aussi. Pour moi, il y a, dans l'**Evangile** un certain nombre d'appels qui sont très importants, à une certaine justice sociale. Et c'est **une des motivations de mon action syndicale.**

Il s'agit pas de dire « je suis chrétien », de faire de la propagande ou autre... Mais je crois qu'en travaillant avec d'autres, pour essayer de trouver les moyens de vivre dans une meilleure harmonie, je crois qu'on fait un boulot qui a trait à notre foi ; parce que notre foi, à mon avis, elle est d'abord de croire en l'homme, et que l'homme est en devenir, et qu'on peut, chacun à son niveau, travailler à cela. C'est un peu dans ce sens là qu'on peut faire un rapport entre une activité syndicale et une activité de foi, qu'on peut trouver dans la foi une certaine justification à l'action qu'on peut mener au niveau syndical ».

● « Oui, mais ma question, elle est : on veut la même chose, on se dit chrétien. Comment on réagit quand notre organisation syndicale, elle tape sur la gueule de l'autre ? ».

● « Je crois que non seulement il y a des **difficultés à s'entendre** entre syndicats, mais il y a des difficultés à s'entendre entre chrétiens. Par exemple, je n'ai pas été d'accord avec le Cardinal Decourtray. Mais je pense que c'est dans la nature de l'homme aussi d'être dans une certaine lutte. Et cette lutte — qu'elle soit lutte entre syndicats, qu'elle soit pour des raisons religieuses, politiques ou autres — n'est pas forcément quelque chose de stérile. Moi, j'y vois aussi un **appel à un certain dépassement**, d'un côté comme de l'autre.

C'est vrai que ça fait mal, quand son syndicat se met en lutte avec d'autres syndicats. Moi, j'ai eu des problèmes avec mon syndicat, parce que j'étais un des animateurs régionaux de la coordination infirmière en novembre 88. A Limoges, ça s'est bien passé. Mais à Paris, il y a eu des difficultés. Il y a même eu des copains qui ont été carrément virés.

Mais c'est aussi à travers ces luttes que se disent et se vivent des choses, pas forcément stériles, même si c'est difficile à gérer, difficile à vivre. Mais je crois qu'il y a un enjeu humain de dépassement ».

● « Oui, mais l'enjeu humain ne passe pas, auprès des autres ! ».

● « Auprès des autres peut-être. C'est vrai qu'avec toutes les divisions qui sont en train de se faire, ça ne passe plus, l'engagement syndical. Et je suis en train de me faire virer de mon service parce que l'engagement syndical, il ne passe plus. Alors, ou je fous mon boulot en l'air, ou je me barre. De fait, j'ai décidé de me barrer, parce que je ne peux pas rester, parce que mes collègues me reprochent mon engagement syndical... ».

● « Moi j'ai fait la même chose que toi ; j'ai démissionné de ma boîte après les problèmes en octobre 88. J'étais dans une clinique privée. Je n'avais aucune possibilité de trouver du boulot dans une clinique sur Limoges, parce que j'étais fiché. Mais j'ai trouvé du boulot ailleurs. Et, actuellement, ça se passe bien ».

● « Je suis engagée à la CGT et au PC depuis très longtemps... sur la division des syndicats, dans la boîte : CGT et CFDT : je travaille dans une toute petite boîte à Donzère. On fait de la crème de marron. On était 23 employé(e)s. Grosse majorité CFDT et j'étais la seule CGT. Alors je vous dis pas ce que j'ai pris ; c'était pas facile. Par contre, à côté de ça, j'étais engagée en ACO et dans mon équipe d'ACO, il y avait CFDT et CGT ; et là c'était beaucoup plus facile, et ça aidait à faire passer des choses, surtout quand on arrivait à aller jusqu'à la célé-

bration en fin de réunion. Parce que, quand même, on n'y était pas très tendres non plus, dans nos équipes d'ACO, et on se disait aussi des choses, mais **il y avait quand même Jésus-Christ qui nous reliait à la fin**. Et quand on pouvait aller jusqu'à la prière et la célébration, ça aidait quand même à repartir et à reprendre courage ».

● « Je suis syndiqué CGT, à la commission exécutive de l'UL. Je suis au comité régional CGT d'action sociale, relié au syndicat santé. J'ai été militante du P.C. mais on m'a poussé gentiment dehors. Dans le Nord, on a ça qui pèse très fort. A l'U.L. CGT, j'ai été obligée de partir, parce que j'étais dans les communistes rénovateurs. J'explique ça pour dire qu'il y a des **problèmes d'organisation ; il faut faire attention ; il faut passer par-dessus, quoi**.

En ce moment, pour le comité régional de l'action sociale, on se réunit et on fait des actions avec la CFDT. Il y a eu Paris qui nous est tombé dessus, hein ! ça, il n'y a rien à faire ! Ils voulaient absolument nous foutre dehors. Et nous, on maintient, et on se bat. Et chaque fois qu'on se réunit, il y a un pontife de Paris qui nous descend dessus. On reçoit des leçons. Mais on continue. On ne sait pas jusqu'où on va aller. C'est vrai que c'est très difficile...

Dans ma boîte, j'avais des camarades qui me disaient : « Moi, je veux bien faire grève, mais quand les syndicats s'entendront ». Ça, c'est terrible. On se battait pour défendre notre convention collective, parce qu'on est sous tutelle nous, et les tutelles voulaient nous la faire sauter. Et la CFDT défilait dans un coin de Lille, et la CGT défilait dans un autre coin. Alors, c'était complètement ridicule ; des travailleuses disaient : on regrette, mais quand vous vous entendrez, on verra.

Une fois, on a fait un truc, toutes ensembles. Et c'est vrai que ces gens-là sont venus à la grève, ils sont venus manifester parce qu'on était ensemble. Je crois que, dans nos organisations, il faut passer par-dessus les problèmes d'organisation. Il faut lutter ; c'est très dur, hein ; mais il faut lutter. C'est vrai qu'on **ne pourra pas se retrouver tous dans le même syndicat. Il y a des choses qui nous séparent quand même. Mais, quand c'est sur un point précis, on se rapproche des autres syndicats et on se met ensemble**. Et s'ils ne sont pas contents à Paris, c'est le même prix ! ».

● « Les divisions syndicales, dans la boîte, elles existent. Mais il y a aussi les influences extérieures.

Nous, on a fait un conflit de 6 semaines, il y a deux ans. Les camarades de la C.G.T. étaient vraiment partie prenante. On avait même réussi à faire un tract



commun. Mais il y a eu des pressions extérieures pour leur interdire de mettre le sigle sur un tract commun, parce qu'aussi, on avait constitué un comité de grève.

Je crois que c'est une souffrance aussi, pour ces militants de la CGT, du Parti, que je connais, qui travaillent à côté de moi, et qui avaient envie de conduire l'action un peu différemment. Mais c'est leur problème et je ne peux pas parler pour eux.

Mais, pour moi, dans mon organisation, les problèmes existent aussi, relations avec une fédération avec laquelle on n'est pas toujours d'accord, avec une CFDT dont on n'est pas toujours fier. Je crois qu'il nous faut quand même assumer ça, et que ça vaut la peine de tenir et de lutter pour essayer de rassembler les travailleurs sur les thèmes qui sont les leurs, sur les problèmes qui se posent dans l'entreprise, même si on doit passer un peu par-dessus les structures ».

(C.F.D.T. Industrie Automobile).

● « En pré-retraite depuis peu, après vingt et un ans dans la même boîte que le copain. Pas dans le même syndicat. Mais on s'entend bien quand même [...] Les divisions syndicales, c'est important et c'est une souffrance, et j'allais dire : on en crève. Je crois qu'il ne faut pas désespérer, pas baisser les bras ; et dans notre organisation, là où on est, on doit dire aux copains quand on n'est pas d'accord.

Il ne faut pas avoir peur de le dire. C'est pas toujours facile, parce qu'on se fait rabrouer. On se fait traiter de sous-marin. Mais tant pis, car là, c'est un droit. Sinon, on en crève !

● « C'est vrai qu'on n'a pas à prendre d'ordre de ceux qui ne sont pas sur le tas, il ne faut pas leur donner une place exagérée. On a à les inviter. Mais c'est chaque syndicat, dans son entreprise, qui est maître chez lui.

Dans ma boîte, il y a restructuration en ce moment. Et, dans l'entrepôt où je suis, il y a les 3/4 des emplois supprimés. On bagarre dur [...] Mais il ne suffit pas de dire « Non aux licenciements ». Il faut **se raccrocher à toutes les solutions possibles, les inventer au jour le jour...** Alors, à ce moment-là les syndicats de tous bords, les ouvriers de tous bords nous rejoignent aussi ».

● « Je crois que si, au niveau du terrain, au niveau local, on tient compte des aspirations qui sont propres à une entreprise, à un groupe de salariés, à ce moment-là, on est davantage crédible.

Et je crois qu'il y a certains syndicats qui commencent à en prendre conscience [...] Les choses ne viennent pas uniquement d'en haut. Les choses viennent aussi de la base. C'est un travail qui est difficile, risqué parfois aussi. On risque de faire du chacun pour soi, du clientélisme. C'est un risque qu'il faut prendre en compte. Mais je pense qu'on a grandement intérêt dans le syndicalisme actuel et à venir, à partir des problèmes quotidiens et des problèmes de base, plutôt que des grandes revendications ».

## ***Désengagement des jeunes ?***

● « Au niveau du syndicat, je suis une des plus jeunes ; et ce qui m'inquiète, c'est de voir des jeunes se démobiliser par rapport à cette lutte. Je suis peut-être une des plus jeunes à être ici, aujourd'hui. Vous, vous avez un passé ouvrier, avec une histoire ouvrière, avec des acquis ouvriers, avec une lutte qui a réussi à être menée.

Aujourd'hui, les jeunes qui sont dans notre société, ils n'ont aucun acquis : ils ne savent pas ce que c'est qu'une lutte, qu'une histoire ouvrière. Ma question est : continuer à se battre, pour quoi et pour qui demain ? Parce que, quand je vois des jeunes qui refusent entièrement les organisations syndicales, moi je me pose des questions ».

● « J'ai 25 ans. Grâce à un cheminement depuis 10 ans, en JOC, je suis syndiqué depuis 2 ans, et je suis adhérent au P.C. ».

● « Je suis pas persuadé que les gens qui ont les cheveux un peu plus gris que nous, quand ils avaient 30 ans, avaient déjà une histoire syndicale, politique et sociale derrière eux. Personnellement, je ne le pense pas.

Mais ça, ça se fait et ça s'apprend. Je connais des gens de ma génération qui ont monté des syndicats et qui ont eu pas mal de difficultés.

La différence, aujourd'hui, est que, chez beaucoup de jeunes, on entend que ce soit tout cuit. Peut-être que notre mode éducatif nous a rendus trop passifs. Je pense qu'on va en tirer, certainement, dans notre société, des conséquences qui ne seront pas faciles à gérer.

Mais c'est vrai qu'il y a une **grosse démobilitation**. Dans ma boîte, on est quarante et on est deux à être syndiqués. Et dans d'autres boîtes, c'est pire encore. Ce peut être une motivation supplémentaire : il y a du boulot à faire et c'est pas le moment de baisser les bras ».

● « Je ne suis pas tout à fait d'accord avec ce qu'on dit sur les jeunes, parce que, les jeunes, ils se mobilisent bien. On a vu les étudiants. Et quand on va à des manifestations sur les droits de l'homme, sur le racisme, on les retrouve, les jeunes !

Et je me demande si nos organisations syndicales savent encore **poser le problème dans le langage des jeunes**. Comme je dis aux pontifes syndicaux, c'est qu'ils ont toujours le même langage de 36, de 40, et que tout a changé. Il faudrait que l'on trouve une autre façon de s'exprimer et les jeunes viendraient. Pour Carpentras, à Lille, on a défilé, eh bien, il y avait énormément de jeunes, j'ai été très surprise. Très souvent, on retrouve les jeunes ; il faut savoir les mobiliser ».

● « C'est bien le problème : on arrive à les mobiliser sur les thèmes généraux de société, mais quand il s'agit de bouger sur le lieu de travail ! Je suis syndiqué depuis 2 ans, et je peux dire que, là où je suis, on se compte sur les doigts de la main, et pourtant on est plus de 3 000.

Il y a un **individualisme** effroyable chez les jeunes en ce moment, pour n'importe quoi [...] Moi, je suis normilien au S.N.I. A chaque fois, on se retrouve à une douzaine de personnes, alors qu'on est 300, 350 dans l'E.N. Sociologiquement, c'est : « chacun suit sa trace et Dieu pour tous ». Il faut trouver de nouveaux chemins pour syndicaliser les gens et il faut aussi se poser la question sur **la façon dont le syndicat fonctionne** ».

● « Pour une bonne moitié des militants, il y a **désarroi** sur la manière de conduire l'action syndicale, depuis deux ou trois ans. On sait qu'il y a des méthodes ou une façon de voir les réalités de l'entreprise qui induisent à des types d'action, à des conceptions qui commencent à tourner à vide, et les militants le sentent.

Il y a un **désarroi réel**, sans que ces camarades aient forcément le recul ou des perspectives un peu neuves pour conduire l'action syndicale de façon plus adaptée aux jeunes embauchés.

La frange des 25-30 ans prend de la place. Et un certain langage, une manière de présenter l'action syndicale, visiblement, prennent de moins en moins. On

sent un flottement. Ça se traduit par des conseils syndicaux houleux, voire passionnés ou violents ». (C.G.T. Métallurgie - Grenoble).

● « La situation ouvrière est dure pour tout le monde. Elle est dure, à plus forte raison, pour les jeunes, avec les problèmes de précarité, de contrats à durée déterminée. Ils traînent la semelle pendant longtemps et dans les entreprises sur le St Quentinnois qui ne sont pas énormes et où l'implantation syndicale est ordinairement faible. On ne voit pas pourquoi on demanderait aux jeunes d'avoir plus de courage que les autres ».

● « On peut de fait difficilement parler de syndicalisation des jeunes, en dehors du contexte social qui est particulièrement déstabilisant, spécialement pour les jeunes, où c'est davantage la précarité qu'autre chose, et que c'est déstabilisant, car ça ne donne aucune garantie d'avenir, aucune perspective de lutte.

Je crois que c'est vrai, avant, lorsqu'on rentrait dans une boîte, on y rentrait comme apprenti souvent, et cette boîte avait déjà une histoire ouvrière, et on était dans la boîte pour un certain nombre d'années. Là se formait une conscience de classe solide. Aujourd'hui, c'est un peu différent.

Dans ma boîte, il y a quelques jeunes qui passent. Il est très difficile de les organiser lorsqu'ils sont là à titre précaire, parce qu'ils savent qu'ils ne sont que de passage. Par contre, c'est vrai aussi qu'il y a moyen, quand des jeunes se font embaucher définitivement — des professionnels surtout — de faire quelques adhésions, quelques syndicalisations ».

● « Je me dis aussi que, il y a quelques années, les revendications portaient peut-être plus sur les salaires. C'était plus tangible. Et il y avait sans doute plus de résultats. On arrivait à quelque chose. Et aujourd'hui, du fait, du chômage, les revendications se sont déplacées [...] Maintenant on en est à 2 millions et demi de chômeurs : les gens ont la trouille et bougent moins.

Et puis enfin, le dernier point, c'est peut-être également l'individualisme. On est dans une société du chacun pour soi ; l'aspect du collectif est beaucoup moins pris en considération ».

● « Le désengagement syndical n'atteint pas que les jeunes. C'est le fait d'un peu tous les âges et des gens âgés aussi. Pour une part, je pense que ça tient au fait que les gens en ont marre de faire fonctionner les systèmes.

Si se syndiquer consiste à dire « Amen » à une idéologie qui est pondue dans les sphères parisiennes, et qu'on a à être d'accord en tous points, à faire de la pub, pour moi, ça m'intéresse pas et je connais beaucoup de gens qui sont dans mon cas ».

● « Dans ma boîte, il y a pas mal de jeunes qui sont embauchés... et il y a des jeunes qui militent, je dirais... dans les mêmes proportions que pour les autres couches d'âge.

Ce qui est très vrai, par contre, c'est qu'effectivement si on regarde dix ans en arrière, la chute des effectifs militants et syndiqués est très forte. Dans les journaux, un peu partout, le Parisien, mais aussi T.C. et Le Point, on parle de **quatre fois moins de militants**, au niveau syndical.

Il y a un réel problème de désaffection syndicale dans son ensemble, et sans doute aussi au niveau politique, et peut-être aussi au niveau associatif; faudrait voir; mais **ce n'est pas un problème spécifique aux jeunes; ils sont dans la même galère que tous les autres**; c'est tout ». (C.F.D.T. Aéronautique Région parisienne).

● « Quand on voit la dégradation des conditions de travail, et le peu de jeunes qui militent, il faudra bien qu'un jour, ils se tournent vers un collectif, et entrent dans l'action.

Parmi mes enfants, j'en ai deux qui ont un travail « normal ». Un qui est à Air-France, il est sûr du lendemain; il n'est pas syndiqué; il se trouve qu'il est de couleur; il fait attention à lui pour garder sa place.

L'autre, il a un « vrai travail d'immigré »; il monte des échafaudages. Eh bien, l'autre jour, on lui proposait un autre travail; mais pour ça il devait demander huit jours à son patron. Il m'a dit: « Mais qu'est-ce qu'il va faire, mon patron, sans moi ? ». Plus les jeunes sont écrasés, moins ils ont de ressort. C'est un peu désespérant ».

● « Ça m'étonne un peu d'entendre dire que se syndiquer c'est faire vivre une idéologie. J'avais jamais vu le syndicalisme comme ça. Pour moi, c'est pour assumer sa condition de travail en ne la subissant pas [...]. Je suis infirmière, moi aussi; j'ai donc participé au mouvement infirmier en tant que syndiquée [...].

Il est évident que la santé, elle change selon la politique qu'on fait. C'est évident qu'il y a des politiques qui négligent la santé, et il y a des politiques qui, au contraire, lui donnent une priorité.

Donc, il y a un rapport avec la politique qu'on mène; mais **je n'ai jamais vu des histoires idéologiques dans la vie syndicale que je menais et je ne veux absolument pas en voir** ».

● « Je comprends tout à fait ce que vous dites, et je ne mets pas en doute ce que vous pensez et que vous pensez bien faire.

Mais je constate quand même, et j'écoute, et je pense que, si les gens expriment ce doute sur la liberté politique des syndicats et s'ils l'expriment de façon aussi large et majoritaire qu'actuellement, il n'y a pas de fumée sans feu. Et en tant que syndiqué, ça m'interroge. Et il est bon de s'interroger, parce que, si on continue dans cette voie-là, dans le syndicalisme traditionnel : CGT, CFDT, FO, je pense que c'est un casse-gueule assuré qui a déjà commencé et qui continuera ».

● « Moi, je suis mal placé pour discuter de la condition ouvrière, puisque je suis fonctionnaire, responsable syndical Région Aquitaine, au niveau des Impôts. Personnellement, mon choix syndical a été fait à partir de l'idéologie. Je dirais que **je suis entré dans le syndicalisme comme je suis entré en chrétienté**. Ça a été un choix intellectuel, avant d'être un choix d'action [...] ».

## ***La spontanéité des mouvements Les rapports syndicats-partis***

● « En 21 ans, j'ai vécu trois mouvements de grève importants : en 75, on a fait grève pendant 2 mois ; en 83, il y a eu 1 mois de grève ; et en 88, 6 semaines.

A chaque fois, on m'aurait dit la veille que le lendemain la boîte serait en grève, j'aurais pas cru...

A chaque fois, on se lamentait ; on se disait que l'action, ça ne débouchait pas. Et puis, un beau jour, ça pète, on ne sait pas trop pourquoi... ».

● « Il a été évoqué, tout à l'heure, l'exemple de ce qui s'est passé en 86, dans le **mouvement étudiant**. Je peux, moi et ma femme, en témoigner puisque, étant à Nanterre à l'époque, militants UNEF-ID, nous avons donc assisté, au premier chef, aux événements.

Ce qui a été particulièrement frappant, c'est que toutes les références au syndicalisme militant étaient gommées. Tout responsable se déclarant explicitement d'une organisation syndicale n'avait que peu de chances de faire entendre son message.

Et il a fallu, pendant des semaines qu'a duré le mouvement, tenir un double langage : « Moi, militant de l'UNEF-ID, ce n'est pas en tant que militant de l'UNEF-ID que je vous parle... ». Ce mouvement est bien plus spontané qu'un mouvement syndical ; il transcende tous les courants. C'est un **mouvement qui s'est d'abord auto-défini comme spontané et non syndical**. Et là, je crois qu'il y a effectivement un problème.

Alors, à côté de ça, vous disiez tout à l'heure que les jeunes se mobilisent bien pour des questions de société. La raison du mouvement, c'était une lutte contre la sélection ; et c'est ça d'abord qui a porté. Et, en revanche, les responsables syndicaux dans le milieu étudiant ont eu un discours tout à fait ouvriériste.

UNEF-ID étant étroitement lié au parti socialiste, les militants d'UNEF-ID se réclament d'un passé syndical, d'une histoire ouvrière, et c'est peut-être là une inadéquation totale avec ce que veulent les jeunes ; je n'en sais rien. Je crois que le débouché logique de l'étudiant, aujourd'hui, en tout cas tel qu'il se l'imagine, ce n'est certainement pas le monde ouvrier, et qu'il n'y a pas du tout identification à ce milieu-là ».

● « Moi, j'ai un trajet proche de celui de Christian, mais j'étais, en plus d'être syndiquée à l'UNEF-ID, militante au MJS (Mouvement des Jeunes Socialistes), et donc, j'ai une approche qui diffère un peu de la sienne.

Et, ce qui est étonnant, c'est que, à l'occasion de ces événements de 86, et certainement pour la première fois, on a vu littéralement disparaître la totalité des cadres MJS-UNEF-ID [parce que tout le monde, à MJS, s'affilie à UNEF-ID et à la MNEF (Mutuelle Nationale des Etudiants de France)]. On a donc vu disparaître la totalité des cadres hyper-actifs, lors de ces grèves, au sein même de la structure dirigeante du PS.

Alors, chose assez folle, l'UNEF s'est carrément vidée, en quelques semaines ; et la totalité des cadres est désormais au Comité Exécutif et au Comité Directeur du PS. On n'a quasiment pas abordé la **dimension strictement politique** de l'engagement, ainsi que du rattachement étroit entre le syndicalisme et le monde — je dirais — politicien (qui ne traite justement pas du politique, mais fait de la politique) et que, **quelque part, ça mine littéralement les engagements syndicaux.**

Moi, ça a été mon cas. J'ai littéralement arrêté, à partir de ce moment-là, le militantisme. Il va reprendre... différemment, j'espère. Mais je pense qu'il faut aborder cette dimension importante de **phagocitage bien organisé des idées syndicales et du combat strictement syndical par la politique** ».

● « De fait, ça doit être sûrement une partie du pourquoi les organisations syndicales n'ont pas bonne presse, parce que, effectivement, on soupçonne des visées politiques ou politiciennes derrière. Le dernier bouquin de Malik, sur SOS-Racisme, ça baigne dans ces eaux-là.

Sur la spontanéité du mouvement étudiant, ça me rappelle les coordinations qui ont existé dans les **grands mouvements**, celui de la SNCF en 86-87, celui des infirmières en 88.

Personnellement, je travaille à la SNECMA ; 5 000 salariés. Je suis CFDT. Au niveau syndical, il y a toutes les crémeries, avec un bras de force entre CGT et CFDT. [...] En 88, il y a eu un mouvement pendant deux mois, pour réclamer les 1 500 balles. On a eu « zéro », rassurez-vous ! Mais ça a propagé un peu cette revendication.

Il y avait donc les organisations : les deux qui étaient dans la lutte : CFDT et CGT ; et puis, il y en avait une troisième qui s'était constituée, un peu différemment en fonction de chaque établissement : la coordination des comités de grève.

Et il y avait beaucoup de monde à se retrouver derrière **ces comités de grève** : ça évitait d'avoir à choisir entre CFDT et CGT. C'était une troisième composante du mouvement : les gens qui n'étaient pas syndiqués et qui étaient à fond dans la lutte évitaient ainsi d'avoir à choisir entre deux lignes syndicales, deux organisations ».

● « Sur la dite spontanéité du mouvement étudiant, les différentes manifestations ont rassemblé plus de 100 000 étudiants et scolaires ; ce n'était pas rien !



6 mois avant, une étudiante — qui est maintenant au comité exécutif du PS — m'avait personnellement annoncé que cette grève aurait lieu.

Alors, je crois qu'il y a matière à réflexion. Et, ce qu'il y a de terrible en tout ça, c'est qu'on a justement mis en avant la spontanéité et la non récupération de ce mouvement ».

● « J'étais un des responsables, dans ma région, de la coordination infirmière, lors des événements de 88. J'étais déjà syndiqué à la CFDT à l'époque, mais j'avais rejoint ce mouvement-là parce qu'on est une profession où il n'y a pratiquement pas de syndiqués, où il n'y a guère plus d'associés (dans les différentes associations professionnelles, il en existe une bonne centaine, si ce n'est plus) et, curieusement, tout le monde s'est retrouvé dans la rue : un tiers des infirmières a été concerné par des débrayages et des mouvements de grève, ce qui était quand même considérable.

Je pense que faire fonctionner un syndicat, dans le sens de développer une idéologie, d'y adhérer de façon aveugle, etc., ça n'intéresse pas les gens. Il y a peut-être, là, la première raison aux mouvements de coordination, comme une sorte de **réaction par rapport** à un syndicalisme usé, un **syndicalisme de boutique**, un syndicalisme qui, parfois, génère les conflits dans les entreprises pour justifier son existence au niveau national... Il y a certainement des choses comme ça.

Il y a également, je pense, pour expliquer ces mouvements dits spontanés, le fait qu'on veut bien se mouiller, **faire quelque chose, mais sans porter une étiquette**. Les gens qui étaient dans les coordinations, ils faisaient grève mais ils n'avaient aucune étiquette, d'aucun parti, d'aucun syndicat. Et c'est vrai que c'est moins dérangeant pour un avenir professionnel, parce qu'on est moins repérable.

Et, pour renouer avec ce qui se disait sur le mouvement étudiant, **je ne pense pas du tout qu'il existe une spontanéité des mouvements de coordination**, des comités de grève, en dehors du syndicalisme. Je suis persuadé qu'il s'agit là d'une **manipulation politique**.

Au niveau de la coordination nationale, le mouvement a été amplifié de façon monstrueuse par les médias, avec un démarrage qui concernait 2 ou 3 hôpitaux de la région parisienne ; et, en quelques jours peut-être, une semaine maximum, ça concernait toute la France. Et qu'est-ce qu'on montrait à la télé, c'était des gens qui appartenaient au parti socialiste, pour la plupart ; et les autres, qui disaient autre chose, on ne les montrait pas.

A l'heure actuelle, la coordination a éclaté. Un de mes collègues de Limoges a repris la présidence de la coordination en province. Et il existe encore une coordination de la Région Parisienne, tenue par les gens qui ont été médiatisés. Alors, ceux de province, qui sont actuellement la véritable coordination puisque ce sont eux qui ont été élus en A.G. et tout, alors, ceux-là, on n'en parle pas.

Et, dans une revue professionnelle qui est, par ailleurs, une revue pas mal du tout, et qui s'appelle « Infirmières Magazine », on a carrément caricaturé ces gens, leur reprochant leur aspect physique, leurs anciens engagements politiques ; et que la coordination, finalement, elle émanait de gens du PS ».

● « Alors, dans mon entreprise, manifestement, les comités de grève et la coordination étaient animés par les militants L.O. et L.C.R. Et c'était la 6<sup>e</sup> organisation syndicale ».

● « Moi, je regrette un peu que la seule manière dont la vie politique ait été abordée, c'est dans le sens de la récupération, notamment dans le milieu syndical. Parce que c'est un peu aussi le discours ambiant, d'une certaine manière, où la politique c'est la propre, la récupération politicienne c'est pas propre...

Moi, ça fait longtemps que je milite dans un parti politique, et je crois d'abord :

- qu'il n'y a pas complètement autonomie de la vie syndicale et de la vie politique. C'est ma conviction. Et je crois que si on s'imagine que, sans arrêt, on pourra militer syndicalement, de façon complètement indépendante de ce qui se passe sur le terrain politique, probablement, on doit se faire des illusions quelque part.

- d'autre part, je suis persuadé aussi que si nous avons une vie démocratique dans notre pays — et je crois qu'on peut le dire malgré les défauts des partis politiques — on le doit aussi à la pluralité des partis politiques et au fait qu'un certain nombre de personnes militent dans ces partis, même si ce n'est pas facile.

J'aurais bien aimé qu'on puisse aborder quelques sujets comme : les conditions d'exercice politique du pouvoir... On peut dire que les personnes qui militent dans un parti politique, et la volonté même d'un parti politique, c'est de prendre le pouvoir. Et, très vite, quand il est au pouvoir, assurer son succès aux prochaines élections. Ça devient vite tout son programme et toute son idéologie. Il faut veiller, à l'intérieur du parti... — du parti socialiste, puisque j'y suis par la suite d'une coordination — et se battre de façon un peu indépendante ».

## ***Connivences diaboliques ou consonances évangéliques ?***

● « Dans la vie ouvrière, j'ai toujours rencontré la CGT, dans le bâtiment surtout, dans ce monde de gens qui n'ont pas de racines, pas de patrie. Et je suis resté fidèle à la CGT, même après mon licenciement.

J'ai l'avantage de vivre à Port-de-Bouc, petite ville de 20 000 habitants, gérée par le PC depuis 1945, et où il y a une majorité de travailleurs qui ont connu les fermetures des chantiers, comme celle des chantiers navals de la Ciotat aujourd'hui. [...]

C'est un milieu combatif pour la paix, pour la justice, et, il faut le reconnaître, grâce au PC et à un certain nombre d'associations comme le Mouvement de la Paix, les Mutuelles de France, les associations de locataires.

Il y a aussi des chrétiens, et un passé d'Eglise qui date de quarante ans, depuis l'arrivée du Père Loew, un bon nombre de P.O. et des laïcs qui ont milité dans différents syndicats. Et moi, j'aimerais témoigner, malgré les accusations de connivence qu'on peut nous faire, que nous sommes respectés comme chrétiens par nos partenaires du PC ou autres. Il y a un climat de dialogue qui se construit. [...]

En plein accord avec eux, on peut respecter l'homme et l'inviter à des dépassements, et on peut se dire croyants en J.C. qui est pour nous un modèle, et que ça vaut la peine d'espérer que ce que croient les chrétiens, ce n'est pas simplement un rêve ; mais que ça devienne réalité.

« La 2<sup>e</sup> raison qui me fait militer : je suis croyant et il me semble que le Royaume de Dieu auquel je rêve de temps en temps, cette société où tous seront frères, eh bien, ça se construit dans ces débats au quotidien, ce cheminement avec les autres.

Et, la création continuée aujourd'hui, ça passe par toutes ces souffrances ; et je crois qu'il y a là une participation à la passion du Christ.

Le Royaume de Dieu, c'est aussi ces chemins difficiles d'aujourd'hui mais qui sont porteurs d'espérance pour demain ».

# *Envoi*

## *Lecture du livre des Actes des Apôtres : ( 3, 1-10 )*

A l'heure de la prière de l'après-midi, Pierre et Jean montaient au Temple.

On y amenait justement un homme qui était infirme depuis sa naissance ; on l'installait chaque jour au Temple, à la « Belle Porte », pour demander l'aumône à ceux qui entraient.

Voyant Pierre et Jean qui allaient pénétrer dans le Temple, il leur demanda l'aumône.

Alors, Pierre fixa les yeux sur lui, ainsi que Jean, et il lui dit : « Regarde-nous bien ! ».

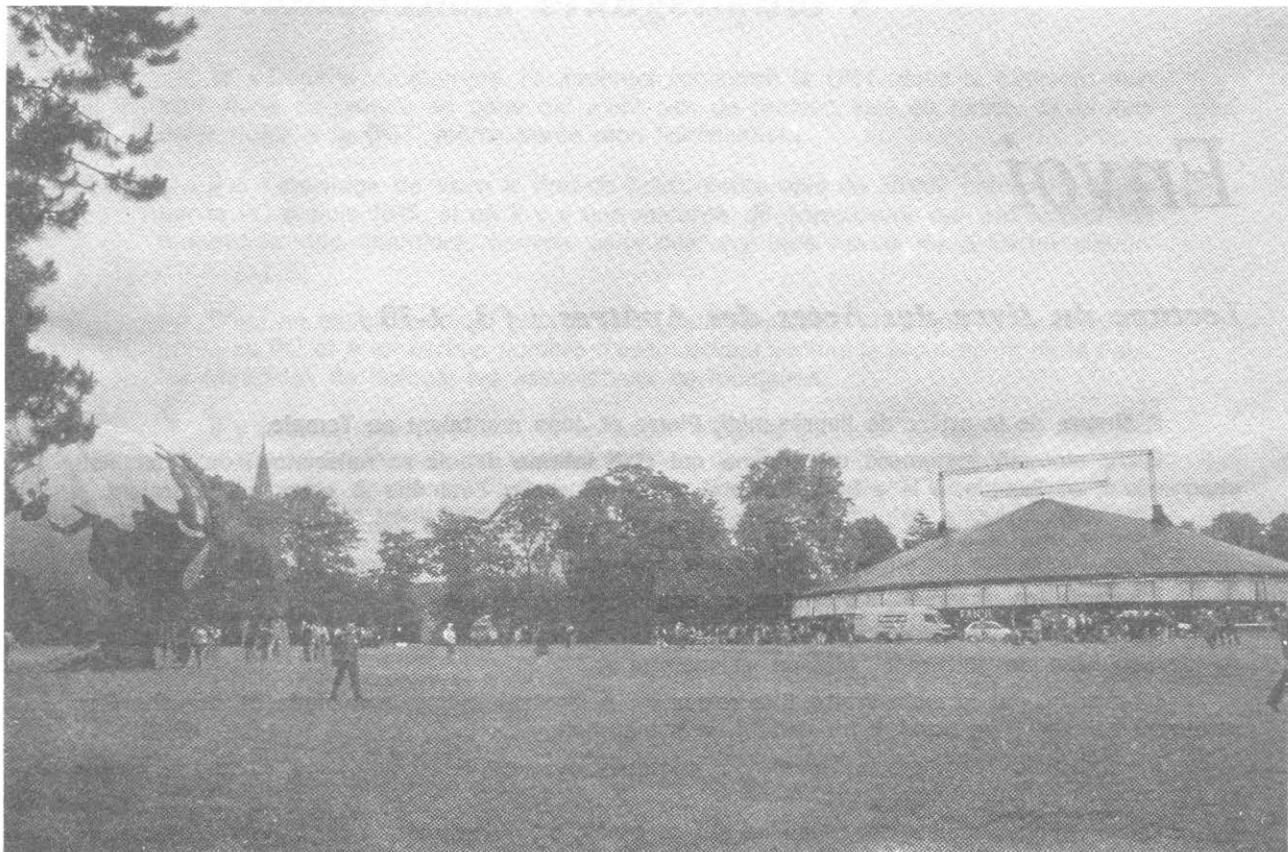
L'homme les observait, s'attendant à recevoir quelque chose.

Pierre lui dit : « Je n'ai pas d'or ni d'argent, mais ce que j'ai, je te le donne : au nom de Jésus-Christ, le Nazaréen, lève-toi et marche ».

Le prenant par la main droite, il le releva et, à l'instant même, ses pieds et ses chevilles devinrent solides. D'un bond, il fut debout, et il marchait.

Il entra avec eux dans le Temple : il marchait, bondissait et louait Dieu. Et tout le peuple le vit marcher et louer Dieu.

On le reconnaissait : c'est bien lui qui se tenait, pour mendier, à la « Belle Porte » du Temple. Et les gens étaient complètement stupéfaits et désorientés de ce qui lui était arrivé.



Michel Gauvry/CIRIC

*Une fois encore, nous sommes entrés dans cette tente, dans ce Temple :*  
*Tente de la rencontre... Tente de la veille... Tente de la parole...*  
*Tente dressée pour trois jours et trois nuits*  
*Tente qui, dans quelques heures, restera désespérément vide, et nous serons loin.*  
*Nous aurons retrouvé nos paysages et nos habitudes...*  
*Nous aurons rejoint nos amis et nos ennemis...*  
*Nous avons été rassemblés, nous serons dispersés par le même Souffle.*  
*Nous nous sommes laissés rejoindre par les couleurs des hommes,*  
*par la musique des hommes, par le sang des hommes.*  
*Nous nous sommes laissés toucher par la mémoire vive*  
*ou vacillante du fond des âges, du fond de l'homme.*  
*Nous nous sommes laissés toucher par la mémoire de l'Eglise.*  
*L'Esprit a murmuré à nos oreilles, nous entendons cette rumeur monter :*  
*hors de cette tente nous attendent d'autres rencontres*  
*d'autres veilles, d'autres paroles.*  
*Nos souvenirs se transformeront en mémoire,*  
*nos mains vides donneront ce qu'elles auront reçu.*

Car notre espérance est grande :  
elle s'enracine dans cette mémoire et dans ces murmures,  
elle donne à notre âge une saveur toujours renouvelée,  
elle donne à notre temps une lueur qui ne faiblit pas.

Nous avons devant nous deux mille ans, une poussière dans l'histoire du temps,  
une aventure dans l'histoire des hommes :  
une tâche pour les jeunes qui fondent notre avenir,  
une tâche pour les aînés qui fécondent notre terre.

Au cœur de beaucoup de désespérances, notre espérance est forte.  
Nos routes se croisent et se décroisent, et nous n'avons la certitude  
ni des étapes, ni des moments.

Nous avons eu l'audace de commencer, nous aurons celle de continuer.  
Nous trouverons les chemins, les mots et les gestes,  
parce que tout simplement nous les recevrons.  
Nous les recevrons de ceux qui se tournent vers nous,  
de Celui qui se tourne vers nous : Dieu.

Dieu notre Père, nous te rendons grâce pour la grâce que tu nous fais :  
le visage de ton Christ  
le souffle de ton Esprit  
le chant des hommes.

**Joël CHERIEF**

■ **N**ous sommes maintenant au chapitre trois du livre des Actes des Apôtres. A la suite de Pierre et Jean, de Jacques, André et Philippe, il faut continuer à vivre et écrire le livre : l'Esprit qui sonde le cœur de l'homme et jusqu'aux profondeurs de Dieu est là pour inspirer nos gestes et nos paroles. Il nous précède au cœur de l'homme, en tout âge, tout pays, toute culture, toute foi ou non-foi, tout pari sur l'homme.

Et comment oublier aujourd'hui — 4 juin — qu'il y a un an les chars de l'armée chinoise écrasaient, sur la place Tian an Men, des jeunes qui opposaient la liberté, la non-violence et la fraternité au pouvoir aveugle de la dictature ?

Nous nous souvenons du sacrifice de ces jeunes...

Ils étaient animés de l'Esprit, le même Esprit qui nous anime, celui qui habitait le Christ quand il dit non au mensonge, à l'exclusion, oui au libre amour de Dieu et des hommes.

C'est le même Esprit que Dieu met au cœur de tout homme comme source de sa dignité, de sa liberté, de son aspiration à la justice, à la vérité, à la sincérité d'un amour entier.

L'Esprit qui anima Jean Moulin dans la Résistance, Stève Biko en Afrique du Sud, Jan Palach à Prague, Wang-Dan à Pékin est le même qui inspira Jerzy Popiulesko en Pologne, Oscar Roméro au Salvador et tant d'autres, connus et inconnus, qui donnèrent leur vie pour leurs frères. Il n'y a pas de plus grand amour que celui-là. Et tous ceux qui ont aimé ainsi sont nés de Dieu car Dieu est amour.

Jean-Marie PLOUX,

Vicaire général de la Mission de France.



■ « **J**e vois que Dieu a pris un grand risque en créant la Pentecôte. Il l'a fait et son engagement est sans recul. La Pentecôte, c'est l'affirmation de Dieu sur la liberté humaine. Nous sommes croyants, nous sommes libres.

Bien sûr on ne confond pas liberté et licence. Nous sommes libres pour nous épanouir pleinement. La mission de l'Eglise est d'aider tout homme à être libre et de l'aider à s'épanouir selon sa manière propre.

Dans le cœur de Dieu, dans l'Eglise, il y a beaucoup de familles : la Mission de France est l'une de ses familles. La Mission de France aide l'Eglise dans sa tâche au service de la liberté de chaque homme, quels que soient sa race, son pays, sa culture ou sa religion.

La Mission de France témoigne de l'Esprit Saint qui est en elle comme un paradoxe : à la fois elle unit et elle distingue. Quand elle unit, que cette unité se soit pas confondue avec l'uniformité, quand elle distingue que cette distinction ne soit pas une séparation.

L'Esprit Saint dont la Mission de France témoigne est « consolateur » mais aussi provocateur. Elle console ceux qui sont provoqués par le scandale, elle provoque les trop bien installés.

Ma prière : que la Mission de France, qui essaie de marcher sur les pas de Dieu qui risque tout, n'ait pas peur. Là où habite l'Esprit Saint il n'y a pas de peur. Je suis votre frère dans ce témoignage.

Félix MACHADO,

prêtre indien.

■ Je suis très heureux de cette rencontre de Pentecôte, particulièrement riche en échanges dans les différents pavillons. Pour que ces échanges soient féconds et puissent continuer il faut diminuer tout ce qui empêche les différents peuples que nous représentons ici de s'unir pour que la planète soit vraiment notre village.

Je pense en particulier aux programmes du secondaire centrés sur la colonisation et l'esclavage, qui développent plutôt la haine.

Nous sommes prêts à éliminer toutes les coutumes qui nous empêchent d'étendre les liens d'amitié au niveau de notre village, la planète. Les Blancs sont sympathiques, depuis que je suis en France je peux en témoigner. Mais ils doivent, comme nous, abandonner les sentiments qui nourrissent la haine envers les autres : racisme et tous les autres mauvais sentiments.

Il vaut la peine d'éliminer certains principes de la Tradition s'ils empêchent l'épanouissement des jeunes, en particulier des filles encore retenues par la tradition, ainsi par le manque de scolarisation. Par contre nous gardons les coutumes avantageuses comme le respect, l'hospitalité, l'amitié.

Je tâcherai de transmettre à tous mes frères Tchadiens l'éclat particulier de cette Pentecôte 90.

J'aurais une question à vous poser : vous, prêtres de la Mission de France, pensez-vous comme moi que le rassemblement de Pentecôte 90 augmentera la foi des chrétiens et relancera les vocations ?

Je remercie enfin la Mission de France et son évêque, ses prêtres et tous les jeunes du Maine et Loir qui ont rendu ma présence possible en payant mon voyage et mon séjour ici.

Jérôme VAI HALTAO,  
jeune Tchadien.

■ **P**entecôte 90 nous a donné l'occasion de nous rencontrer entre pays extrêmement éloignés les uns des autres. Dans le dialogue, nous avons découvert que nous partageons les mêmes problèmes et les mêmes situations de misère. De retour à la maison, chacun sera enrichi de toutes ces expériences.

Je souhaite que pour les pays du premier monde apparaisse clairement la nécessité d'une révolution de conscience chez les chrétiens pour transférer la publicité qui parle seulement des choses belles dans des pays qui souffrent de la misère, et aussi pour que ces chrétiens prennent conscience que leurs richesses viennent pour une part de notre misère.

Cette prise de conscience et cette révolution n'arriveront que quand nous pourrons réellement nous situer au niveau de l'être humain en même temps qu'à celui du progrès matériel. Jusqu'à présent, le plus oublié de l'histoire, c'est l'être humain.

*José-Antonio DE OLIVEIRA,  
jeune brésilien.*